

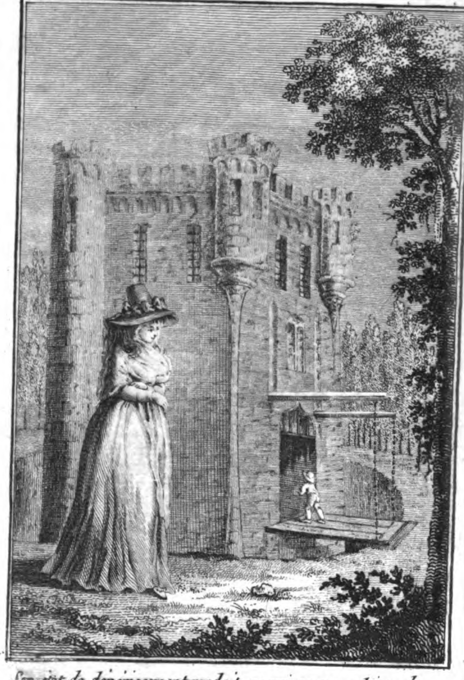
# CÉCILIA,

OU

# MÉMOIRES

# D'UNE HÉRITIÈRE.

3e Vol.



Son état de dépérissement rendait ses ruines un objet de méditation et de mélancolie.

Pag. 189

# CÉCILIA,

OU

# MÉMOIRES D'UNE HÉRITIÈRE,

Traduits de l'Anglais.

NOUVELLE ÉDITION.

TOME TROISIÈME.

A PARIS.

Chez { DEVAUX, Libraire, Maison-Egalité, N° 181.
PATRIS, Imprimeur-Libraire, rue de l'Observatoire, N° 182.

L'AN TROISIÈME.

79

# CÉCILIA,

OU

# MÉMOIRES D'UNE HÉRITIÈRE.

## *SUITE DU LIVRE QUATRIÈME.*

### CHAPITRE VI.

*Reproche.*

RÉSOLUE de s'occuper des affaires de la famille Harrel, ainsi que des siennes propres, Cécile se disposait à prier M.

Monckton de venir chez elle, lorsqu'on le lui annonça. Il avait l'air sérieux et l'abord froid. Miss Beverley, lui dit-il, je vous apporte des nouvelles ; et, quoique je sache d'avance qu'elles vous affligeront, il est absolument nécessaire que vous en soyez instruite ; sans quoi, il se pourrait peut-être que, par des motifs louables, on vous engageât à des démarches dont vous auriez lieu de vous repentir toute votre vie. De quoi s'agit-il? s'écria Cécile fort alarmée. De ce que je soupçonnais depuis long-temps, repartit-il, et de ce que j'avais cherché à vous faire entendre. Il n'est que trop vrai que M. Harrel est totalement ruiné ; il ne lui reste pas un sou, et il doit beaucoup plus qu'il n'a jamais possédé. Cécile ne lui répondit rien ; elle ne connaissait malheureusement que trop le déplorable état de ses affaires. Les découvertes que j'ai faites, continua-t-il, me viènent de gens qui ne voudraient pas me tromper. Je me suis hâté de vous en prévenir, afin que cette certitude ajoute un nouveau

poids aux conseils que je vous donnai la dernière fois que j'eus l'honneur de vous voir, et empêche qu'une générosité déplacée ne nuise à votre fortune. Vous êtes bien obligeant, dit Cécile; mais malheureusement, ce service vient trop tard. Alors, elle lui raconta en peu de mots ce qui s'était passé, et la somme considérable qu'on lui avait, pour ainsi dire, arrachée. Il l'écouta avec étonnement et fureur; et après avoir amèrement déclamé contre Harrel: pourquoi, dit-il, avant de signer, avant de se laisser abuser par un artifice aussi grossier, pourquoi ne m'avoir pas fait appeler? Je voulais, je souhaitais de le faire, s'écria-t-elle; mais j'avais donné ma parole; elle avait été confirmée par le serment le plus solemnel, et le premier que j'eûsse fait de ma vie. Un serment extorqué de cette manière, répondit-il, ne saurait vous obliger; le casuiste le plus scrupuleux n'aurait pas hésité à vous en délier. On vous en a imposé, et pardonnez, si j'ajoute que vous êtes très-blâmable:

n'était-il pas plus clair que le jour qu'un secours de cette nature ne pouvait servir que pour le moment ? Si sa ruine eût été seulement douteuse, quel artisan aurait osé montrer tant d'insolence. Vous vous êtes mise dans l'impuissance d'assister des malheureux bien plus dignes de vos secours ; et cela, pour fournir à Harrel les moyens de continuer plus long-temps ses folles dépenses.

– Mais comment, s'écria Cécile, vivement touché de ce reproche, comment aurais-je pu faire autrement ? Pouvais-je voir tranquillement un homme au désespoir, lui entendre annoncer, en termes couverts, sa destruction prochaine, dont il tenait déjà l'instrument ? et lorsqu'il eut remis sa vie entre mes mains ; qu'il m'eut assuré qu'il ne tenait qu'à moi de la lui conserver ; qu'il ne lui restait aucune autre ressource, pouvais-je l'abandonner dans cet état affreux, refuser de le tirer de l'abîme creusé sous ses pas, et cela pour ce que, dans le fond, je suis fort en état de perdre ? Aurais-je

souffert qu'un de mes semblables, implorant ma pitié, terminât sa vie par une action encore plus atroce que toutes celles qui l'avaient précédée ? Non, je ne saurais me repentir de ce que j'ai fait; tout ce que je regrète, c'est que M. Harrel mérite si peu un pareil sacrifice.

Vos excuses, dit M. Monckton, ainsi que tout ce que j'ai vu de votre part, ne prouvent que trop votre humanité et votre bonté : mais on en a abusé, on vous a trompée. M. Harrel n'avait aucune envie de se tuer. Ce n'était qu'une infâme ruse, à laquelle, si votre générosité ne lui avait été parfaitement connue, il n'aurait certainement pas eu recours. Je ne saurais penser de lui aussi désavantageusement, dit Cécile, et pour tout au monde, je ne voudrais pas, sur un pareil soupçon, m'être exposée aux remords dont je serais tourmentée, si, sur mon refus, il eût attenté à sa vie. Une pareille épreuve eût été trop dangereuse pour ma propre tranquillité. On ne peut s'empêcher de respecter vos scrupules, re-

partit M. Monckton, quelque peu fondés qu'ils soient. Mais l'homme qui a pu jouer un rôle aussi méprisable, qui a pu voler aussi indignement une jeune personne qui demeurait chez lui, et qui était sa pupile, se prévaloir de la candeur de son caractère pour attenter à sa fortune, et extorquer son consentement par les plus vils et les plus indignes artifices, chercher à l'épouvanter, à la forcer de se prêter à ses vues, ne saurait être qu'un scélérat, capable des plus grandes bassesses, et familiarisé avec le crime. Il lui protesta qu'il ne pourrait se dispenser d'informer ses deux autres tuteurs de ce qui venait de se passer, puisque leur devoir exigeait qu'ils cherchâssent les moyens d'y remédier.

Cécile n'eut cependant pas beaucoup de peine à le détourner de ce projet; et quoique ses objections, fondées sur ce qu'elle se devait à elle-même, à son honneur et à sa délicatesse, eûssent peu de poids auprès d'un homme qui les regardait comme des absurdités, la crainte

qu'il eut de se montrer trop officieux et de paraître prendre plus d'intérêt à ses affaires qu'il ne le devait naturellement, l'obligea à céder. D'ailleurs, ajouta Cécile, comme j'ai un contrat pour l'argent que je lui ai prêté, je n'ai encore aucun droit de me plaindre; je ne le pourrai que dans le cas où, après avoir reçu ses rentes, il refuserait de me rembourser. Un contrat! ses rentes! s'écria M. Monckton; que signifie l'obligation d'un homme qui ne posséde point une guinée? Et que sont ses rentes? Tout ce qui lui a jamais appartenu sera vendu avant qu'elles soient échues; et quand tout aura été liquidé, il ne lui reviendra pas un sou du produit; car il n'a plus ni terre, ni maison, ni possession d'aucune espèce, qui ne soient hypothéquées. Eh bien, dit Cécile, s'il en est ainsi, tout est réellement fini! J'en suis fâchée, j'en suis désolée! — Mais cela est fait, et il ne reste plus qu'à tâcher d'oublier que j'aye jamais été plus riche.

Cette philosophie est bien celle d'une

jeune personne, ajouta M. Monckton, qui ne connaît pas la valeur de ce qu'elle sacrifie. Plus mon expérience m'aura coûté cher, repartit Cécile, plus je serai à même d'en profiter. Puisque, de mon côté, la perte est irréparable, permettez au moins que je cherche à la rendre utile à M. Harrel. Elle lui dit pour lors que son dessein était de lui proposer un plan de réforme, pendant que les événements de la veille étaient encore présents à son esprit. Mais M. Monckton, qui eut à peine la patience de l'écouter jusqu'au bout, s'écria : C'est un misérable, qui mérite d'éprouver toute l'horreur de la situation dans laquelle il s'est lui-même plongé. Ce qu'il y a actuellement de plus pressant, c'est de vous tenir en garde contre ses ruses ; sans quoi vous courez risque d'être entraînée dans sa ruine. Il sait à présent comment il doit s'y prendre pour vous épouvanter, et il ne manquera pas de se prévaloir de cette découverte ; le moyen de vous mettre en sûreté, serait de quitter sans perte de temps sa maison ;

autrement, vous deviendrez responsable de toutes les dettes qu'il contractera; et quelque soient les inconvénients auxquels il se trouvera exposé par la suite, il saura que, pour s'en tirer, il n'a qu'à parler de se tuer.

Puisqu'il en est ainsi, dit Cécile baissant les yeux, j'imagine qu'il ne me reste d'autre parti à prendre que de retourner chez M. Delvile.

Ce n'était point là ce que M. Monckton desirait qu'elle fît; il pensait que sa personne était autant en danger chez l'un de ses tuteurs, que sa fortune l'était chez l'autre; il osa alors lui proposer d'aller habiter chez M. Briggs comme dans une retraite qui la mettrait à l'abri de tout jugement défavorable de la part du public. Monsieur, dit-elle! et pourquoi? Parce que M. Delvile a un fils, et qu'on imaginerait que ce ne serait que pour lui que vous auriez changé de domicile. En fournissant un prétexte à de pareils soupçons, ce serait manquer de prudence, et démentir la

conduite que vous avez tenue jusqu'à présent.

Cécile fut confondue par ce raisonnement : elle en sentit toute la justesse, et n'osa nier que ce serait s'exposer à la censure du public. Il lui réitéra ses exhortations, et lui recommanda de se défier des projets et des artifices de M. Harrel, qu'il prévoyait devoir être innombrables. Il lui dit aussi qu'à l'égard du chevalier Floyer, il lui paraissait qu'elle ferait mieux de laisser tomber d'eux-mêmes les bruits qu'on répandait au sujet de ses engagements avec lui. Le véritable motif de ce conseil était, que le chevalier n'étant point un rival dangereux, il espérait que le bruit de ses prétentions généralement adopté, éloignerait les autres prétendants, et intimiderait, ou donnerait le change au jeune Delvile.

Cécile voyant qu'elle ne pouvait obtenir aucun conseil de M. Monckton qui ne pouvait prononcer le nom de M. Harrel qu'avec indignation, et ne renonçant point à l'espoir d'une réforme dans

la maison qu'elle habitait, résolut de s'adresser à M. Arnott, qui pensait comme elle sur l'inconduite de sa sœur; ils cherchèrent ensemble les moyens qu'il conviendrait de leur proposer pour rétablir leurs affaires. Le moment était pressant; l'orage dissipé, on ne s'occupait plus que de plaisirs, que de fêtes; ils jugèrent que le seul parti que M. et madame Harrel avaient à prendre pour prévenir leur ruine était de quitter Londres pour quelques années. M. Arnott se chargea d'en parler à sa sœur, qui lui promit de réfléchir à ce qu'on lui proposait. Cécile voyant son peu de succès, s'adressa à son amie, qui se contenta de lui observer qu'elle avait un éloignement invincible pour la campagne. Les bonnes raisons qu'elle lui alléguait pour lui prouver la nécessité de cette retraite qui pouvait prévenir sa ruine totale, ne produisirent aucun effet. Alors elle se détermina d'en parler à M. Harrel, en lui disant franchement ce qu'elle pensait de sa situation et du seul expédient propre à

l'en tirer. Il écouta son conseil avec la plus grande attention, l'assura qu'elle se trompait sur l'état de ses affaires, qu'il se flatait de pouvoir bientôt rétablir, ayant eu la veille une veine étonnante de bonheur; que pour peu qu'elle durât, il ne tarderait guère à acquitter ses dettes, et se retrouverait bientôt dans son premier état.

Cet aveu, qui prouvait qu'il n'avait point abandonné le jeu, fut un nouveau chagrin pour Cécile, qui ne craignit pas de lui représenter combien on devait peu compter sur une ressource aussi incertaine, et les maux inévitables qui en étaient la suite. Elle ne fit cependant pas la moindre impression sur son esprit: il l'assura qu'il ne doutait pas d'avoir, avant peu, de bonnes nouvelles à lui apprendre, et que se confiner à la campagne, était une ressource à laquelle on ne devait jamais avoir recours qu'à la dernière extrêmité. Cecile, piquée et affligée de leur folie et de leur aveuglement

glement mutuel, n'obtint rien de plus: elle ne leur épargna ni ses conseils ni ses exhortations ; c'était tout ce qu'elle pouvait, n'ayant aucune autorité sur eux.

# CHAPITRE VII.

## *Méprise.*

Le jeune Delvile qui avait rencontré madame Harrel et Cécile au Panthéon, et qui leur avait demandé la permission de les voir chez elles, ne manqua pas de leur rendre visite. M. Harrel le reçut avec beaucoup d'empressement, et l'invita à prendre le thé le lendemain, et à passer la soirée avec eux. La proposition fut acceptée. Delvile fut fort aimable; mais quoique sa principale satisfaction vînt évidemment du plaisir qu'il avait de s'entretenir avec Cécile, elle eut cependant le chagrin de remarquer qu'il paraissait croire encôre qu'elle avait des engagements indissolubles avec le chevalier, se retirant toutes les fois que ce dernier s'approchait, et aussi soigneux lorsqu'il était auprès d'elle, de lui céder la place, que

de la garder quand il était éloigné. Il est vrai que, pendant que le baronnet était occupé de son jeu, il tâchait d'engager l'attention de Cécile, et de faire ensorte qu'elle ne s'entretînt qu'avec lui. Il fut très-empressé de lui parler des affaires de M. Belfield, qu'il lui dit avoir pris depuis peu un aspect plus favorable. La lettre de recommandation qu'il lui avait montrée, n'avait point produit l'effet qu'il s'en promettait, parce que le seigneur auquel elle était adressée, avait déjà donné sa parole à un autre gouverneur; mais il avait pris des mesures différentes, et il espérait qu'elles réussiraient mieux. Il avait communiqué ses vues à M. Belfield, et se flatait que la perspective d'être employé avantageusement lui rendrait les forces et le courage. Je ne saurais pourtant vous cacher, ajouta-t-il, que j'ai plutôt obtenu son consentement pour les démarches que je fais, que son approbation; et je crois même que, si je l'avais consulté d'avance, il ne me l'aurait pas donné. Le temps, j'espère, émoussera cette sensibilité, et la réflexion le fera rougir

de cette folle délicatesse. Il faudra cependant, jusqu'à ce qu'il soit un peu plus maître de lui-même, user d'une grande circonspection pour adoucir son humeur. La maladie, le chagrin et la pauvreté l'ont accablé à la fois : nous aurions par conséquent tort de nous étonner de le trouver aussi peu traitable, son âme étant affaissée autant que son corps est épuisé. Cécile le confirma dans ces sentiments, et leur donna même une nouvelle force, en l'assurant qu'elle pensait précisément comme lui. L'intérêt qu'elle prit au succès de ses soins, l'engagea à les redoubler. Depuis ce moment, il trouva presque tous les jours occasion de la voir chez elle. L'intérêt qu'elle prenait à M. Belfield lui donnait le droit de lui faire part de toutes ses démarches : tantôt, il avait des lettres à lui montrer, ou quelque nouveau projet à lui communiquer ; tantôt, à se plaindre d'un refus, ou à lui faire appercevoir quelque lueur d'espérance. Cependant, quoique ses liaisons avec Cécile devînssent tous les jours plus intimes ; quoique ses attentions

pour elle fûssent plus marquées, et que le goût qu'il témoignait pour sa société parût encore augmenté pra le plaisir d'en jouir, il n'eut jamais l'air de douter un instant de ses engagements avec le chevalier, et ne manifesta ni desir ni intention de lui nuire.

Cette prévention faisait peu de peine à Cécile, parce qu'elle imaginait pouvoir la faire servir à lui procurer la facilité de connaître mieux son caractère, qu'elle n'aurait pu s'en flater; si, comme elle l'espérait, cette erreur une fois dissipée, il s'attachait plus sérieusement et avec plus de chaleur. Pour éclaircir pleinement ses doutes et sur le frère et sur la sœur, Cécile alla voir encore mademoiselle Belfield. Elle eut la satisfaction de la trouver beaucoup plus gaie, et d'apprendre que le noble ami de son frère, dont elle lui avait déjà parlé, et que Cécile avait précédemment soupçonné être le jeune Delvile, lui avait tracé un nouveau plan de conduite, au moyen duquel ses affaires pourraient se raccommoder, et lui-même se voir hono-

rablement placé. Cependant Cécile, fâchée que Delvile crût que le chevalier Floyer eût encore des droits sur son cœur, résolut de ne plus laisser au hasard le soin de détruire cette erreur; mais de s'adresser, sans perdre de temps, à son tuteur, M. Delvile, pour le prier de vouloir bien se charger de détruire les prétentions aussi ridicules que déplacées du chevalier. Par ce moyen, elle espérait, en se débarrassant de lui, s'assurer en même temps des véritables sentiments du jeune Delvile.

# CHAPITRE VIII.

## *Explication.*

Le lendemain, elle se rendit chez M. Delvile, qu'elle trouva avec son fils; elle lui dit, qu'encouragée par ses offres de services, elle prenait la liberté de s'adresser à lui pour lui demander ses conseils. Le jeune Delvile se leva sur le champ, et se préparait à sortir; mais Cécile l'ayant assuré qu'elle souhaitait que ce qu'elle avait à dire fût plutôt public que secret, le pria de ne point se déranger. Celui-ci, enchanté de la permission qu'elle lui donnait de rester, et curieux de savoir ce dont il s'agissait, reprit sa place sans se faire prier.

Je n'aurais jamais pensé, continua-t-elle, à faire connaître, même au plus intime de mes amis, les attentions qu'il a plu au chevalier Floyer de me témoigner, s'il eût laissé à mon choix de les publier,

ou de les cacher ; mais comme il paraît, par toute sa conduite, que non-seulement il les veut rendre publiques, mais encore insinuer que j'en suis flatée, et que je les approuve ; comme M. Harrel, de son côté, cédant au zèle que son amitié pour le chevalier, et le desir de le servir, lui inspirent, a paru confirmer ces bruits, qui pourraient avoir des suites, et donner lieu à des propos désavantageux, il me semble qu'il est temps de m'en occuper ; et c'est ce qui m'engage à recourir à vous, pour m'indiquer la manière de m'y prendre, et qui vous paraîtra la plus propre à les faire cesser.

L'extrême surprise du jeune Delvile à ces mots, fut agréable pour Cécile, à qui elle expliquait tout ce qui lui avait paru douteux dans sa conduite, en faisant renaître l'espérance qu'elle se plaisait à nourrir.

La conduite de M. Harrel, en cette occasion, est assez inconsidérée ; il me semble, dit M. Delvile, qu'il aurait dû, avant que de répondre au chevalier Floyer,

l'engager à me prévenir de ses vues, et à me communiquer ses propositions.

Rien de plus certain, Monsieur, répliqua Cécile, mais ayant négligé de remplir ce devoir, ne me trouverez-vous point trop hardie d'oser vous prier de parler vous-même au chevalier, et de lui déclarer l'inutilité de ses poursuites, puisque rien ne saurait me faire changer à son égard, et que je suis plus résolue que jamais à refuser sa main?

L'entretien fut interrompu, parce que M. Delvile fut obligé de la quitter pour quelques moments; elle resta avec Delvile le fils, qui, encore surpris de la manière forte et décidée avec laquelle elle s'était exprimée, garda le silence pendant quelque temps; enfin, il lui dit: est-il possible, miss Beverley, que je me sois deux fois trompé si grossièrement? ou plutôt que toute la ville, et même vos amis les plus intimes, soient restés si long-temps dans l'erreur? Quant à la ville, répondit Cécile, je ne conçois pas comment elle a pu s'intéresser dans une affaire

d'aussi peu d'importance, Pour mes intimes amis, le nombre en est si petit, qu'il n'est guère vraisemblable qu'ils ayent été mal informés. Pardonnez-moi, s'écria-t-il, ce que j'ai su, je l'ai appris d'une personne qui devait naturellement être bien instruite. Je vous conjure donc, ajouta Cécile, de m'apprendre qui est cette personne. -M. Harrel lui-même, qui l'a dit en ma présence, à une dame, dans une assemblée publique, et assez haut pour que je pûsse l'entendre. Actuellement même, continua-t-il, à peine suis-je détrompé; vos engagements paraissaient si positifs, votre liaison si intime... si... constatée... je veux dire... Il hésita et fut embarrassé; puis tout-à-coup il s'écria: Vous êtes donc libre?... Ah, Mademoiselle!... à combien de gens une découverte aussi dangereuse pourra devenir fatale! Pouviez-vous croire, lui demanda Cécile, s'efforçant de reprendre son ton ordinaire, qu'il fût impossible de résister au chevalier Floyer? Oh! non, s'écria-t-il, au contraire, je me suis mille fois étonné de son

bonheur ; mille fois en vous regardant et en vous écoutant, il me paraissait impossible. Cependant je le tenais de si bonne part... Et comment révoquer en doute ce qu'on n'avait point annoncé comme simple conjecture, mais affirmé comme certain. M. Harrel, dit Cécile, est si singulièrement dévoué à cet ami, que, dans son empressement à lui marquer le cas qu'il fait de lui, il paraît avoir oublié toute autre considération. Aurait-il, sans cela, pris tant de soin d'accréditer un bruit dont il était si facile de découvrir la fausseté. Si le chevalier Floyer, reprit Delvile, s'est lui-même trompé en trompant les autres, qui pourrait s'empêcher de le plaindre ? Quant à moi, loin de murmurer d'avoir été jusqu'à présent dans l'erreur, ne dois-je pas plutôt me rejouir d'une méprise qui peut-être m'a préservé du danger.

Cécile, embarrassée de la tournure que prenait la conversation, desirait le retour du père. Surprise de la longueur de son absence, elle resolut de se retirer. Assez

contente de l'effet qu'avait produit ce commencement d'explication, et très-indifférente sur les suites qu'aurait pu avoir la fin, elle se trouvait alors dans la situation la plus délicieuse qu'elle eût éprouvée. Persuadée d'avoir fait sur le cœur de Delvile la plus vive impression, elle était plus flatée de la manière dont son secret paraissait lui être échappé, qu'elle ne l'aurait été d'une déclaration formelle de ses sentiments. Elle était parvenue à le convaincre qu'elle était sans engagements; et lui, quoique sans paraître en avoir l'intention, l'avait convaincue du vif intérêt qu'il prenait à cette découverte. Son trouble, les mots qui lui étaient échappés et les efforts marqués pour s'empêcher d'en dire davantage, étaient précisément les preuves qu'elle desirait. Non seulement son cœur en était content; mais elles flataient aussi son amour propre.

La défiance que Delvile avait témoignée, sa crainte de ne pouvoir réussir à plaire, assurait Cécile qu'il n'était pas encore parvenu à pénétrer son secret. Il ne lui

lui restait donc, pour le moment, d'autre précaution à prendre que le soin d'éviter de s'engager irrévocablement, avant qu'ils eûssent eu le temps de se connaître mieux l'un et l'autre.

Pour éloigner tout ce qui pourrait s'opposer aux vues du jeune Delvile, et à ce qu'elle desirait, elle refusa les propositions flateuses de mylord Ernolf, et comme la froideur, l'éloignement, ni même l'aversion qu'elle témoignait au chevalier Floyer, ne pouvaient le rebuter; qu'au contraire il continuait à la persécuter, et paraissait aussi sûr de réussir dans ses poursuites, que si elle les avait autorisées: elle se procura, non sans peine, une conférence avec M. Harrel à ce sujet, et lui reprocha vivement d'avoir répandu dans le public le bruit de son mariage avec le chevalier, de lui avoir donné des espérances qu'il savait bien être fausses et mal fondées. M. Harrel, avec sa légèreté et son insouciance ordinaire, ne fit que rire de ce reproche, affecta de regarder ce prétendu refus cemme l'effet d'un peu de co-

quetterie, qui n empêchait pas qu'elle ne fût très-décidée en faveur du chevalier. Cécile, fatiguée et irritée, résolut de ne plus s'en rapporter à d'autres qu'à elle-même du soin de détruire ses espérances; elle lui écrivit de cesser toute poursuite auprès d'elle, parce qu'elle ne pourrait jamais répondre à ses soins.

Elle ne reçut aucune réponse, mais elle vit avec plaisir que le chevalier ne paraissait plus s'occuper d'elle; elle ne voyait pas sans inquiétude que Delvile, depuis qu'il lui avait fait connaître les dispositions de son cœur, négligeait de s'assurer des siennes. L'explication qui avait tout récemment eu lieu, lui avait appris qu'il n'avait aucun rival à redouter; et la manière dont il avait reçu cette assurance, montrait assez qu'elle ne lui était pas indifférente. Pourquoi ses visites étaient-elles donc si fréquentes dans le temps où il l'avait crue engagée, et si rares, à présent qu'il la savait libre?

# CHAPITRE IX.

## *Explication.*

Il s'était déjà passé près de quinze jours depuis l'explication qu'elle avait eue avec Delvile, et il n'était pas venu chez elle une seule fois, quoiqu'auparavant il s'en fût à peine ecoulé un où il n'eût trouvé quelque prétexte pour s'y rendre. Elle reçut enfin un billet de madame Delvile. Il contenait les reproches les plus flateurs de sa longue absence, et une invitation très-pressante pour qu'elle voulût dîner et passer la journée du lendemain chez elle.

Cécile, que la crainte de paraître vouloir entretenir trop soigneusement cette liaison, avait seule engagée à se priver du plaisir de la voir, profita avec empressement de cette invitation, parce qu'elle ne voulait point qu'on la soupçonnât de fuir

toute espèce d'intimité avec cette famille. Elle trouva madame Delvile seule, qui, quoiqu'un peu fâchée et surprise de ce qu'elle avait été si long-temps sans la voir, la reçut cependant avec beaucoup de bonté. Cécile, embarrassée de s'excuser d'une manière plausible, fut enchantée des nouvelles marques d'amitié dont elle la combla, et n'eut pas de peine à lui promettre que ses visites seraient à l'avenir plus fréquentes. La journée se passa sans que le jeune Delvile parût.

Elle fut alors plus étonnée que jamais, et s'efforça en vain de découvrir ce qui avait pu donner lieu à une conduite si extraordinaire. Jusqu'alors, toutes les fois qu'elle avait été invitée chez M. Delvile, l'air dont il la recevait, annonçait constamment qu'il avait attendu son arrivée avec impatience; il avait renoncé à tout autre engagement pour pouvoir rester avec elle; et paraissait enchanté de jouir de sa compagnie, qu'il préférait à toute autre. Combien les choses étaient changées! Il ne paraissait plus dans la

maison qu'elle habitait ; il s'éloignait même de la sienne, quand il savait qu'elle devait y venir. Ce ne fut pas encore là le seul déplaisir qu'elle essuya dans la journée ; M. Delvile, après que les domestiques se furent retirés, et qu'on eut fini de dîner, lui témoigna combien il avait été fâché qu'on l'eût demandé pendant leur dernière conversation, et ajouta qu'il voulait profiter de l'occasion qui se présentait pour s'entretenir avec elle d'affaires importantes. Il commença à son ordinaire, par un préambule ampoulé, dont il croyait ne devoir jamais se dispenser, pour donner plus de prix à la condescendance qu'il avait de se mêler de ses affaires ; il lui rappela la grande différence qui se trouvait d'elle à lui, et exagéra l'honneur que lui faisait un tuteur de son rang : après quoi, il lui demanda très-sérieusement si elle avait réellement et positivement congédié le chevalier Floyer. Elle l'assura que rien n'était plus certain. J'ai appris par mylord Ernolf, lui dit-il, que vous aviez absolument refusé les soins de

son fils ? Oui, Monsieur, répondit Cécile, je n'ai jamais eu l'intention de les recevoir. — Auriez-vous donc quelqu'autre engagement? — Non, Monsieur, s'écria-t-elle, en rougissant de pudeur et de dépit; aucun. Cela me paraît bien extraordinaire, répliqua-t-il : le fils d'un comte refusé par une jeune personne dont la naissance n'est pas distinguée, et cela sans pouvoir donner aucune raison valable de ce refus!

Cette façon méprisante et humiliante de s'énoncer, piqua si cruellement Cécile, que, quoiqu'il continuât encore à haranguer pendant une partie de l'après-dînée, elle n'y répondit que lorsqu'elle y fut forcée par quelque question directe; et elle parut si évidemment déconcertée, que madame Delvile, qui vit avec peine son inquiétude, redoubla ses honnêtetés et ses caresses, et fit tout ce qu'elle put pour lui rendre sa gaieté ordinaire. Cécile ne fut point insensible à ses attentions, et lui en témoigna sa reconnaissance en redoublant de respect et d'égards : mais

son esprit était agité, et elle la quitta aussi-tôt qu'elle crut en avoir la force.

Le discours de M. Delvile, d'après la connaissance qu'elle avait de son extrême hauteur, n'aurait pas été capable de lui causer la moindre émotion, s'il n'avait été question que d'elle ou de lui : mais par l'intérêt qu'il prenait à mylord Ernolf, elle vit que, loin de desirer l'alliance que M. Monckton l'avait assuré qu'il projettait, il n'y pensait même pas.

Ce procédé, joint à la conduite du jeune Delvile, lui fit soupçonner qu'il était question d'un établissement pour lui, et que, tandis qu'elle croyait qu'il ne cherchait qu'à l'éviter, il était occupé d'un objet plus intéressant. Cette idée pénible, que tout semblait confirmer, renversait de nouveau ses projets, et détruisait la félicité que son imagination s'était formée. Elle ne savait cependant comment concilier ce qui lui arrivait maintenant avec ce qui s'était passé dans leur dernière entrevue ; elle avait eu alors toutes sortes de raisons de croire que le

cœur de Delvile lui était dévoué, et que le courage, ou une occasion plus convenable étaient tout ce qui lui manquait pour déclarer ses sentiments. Pourquoi donc la fuir, s'il l'aimait ? pourquoi, s'il ne l'aimait pas, paraître si troublé lorsqu'elle s'était expliquée, lorsqu'elle avait déclaré qu'elle n'avait pas le moindre engagement ?

Elle s'était flatée cependant, qu'il ne faudrait que très-peu de temps pour dévoiler ce mystère. Dans deux jours se donnait la fête, au moyen de laquelle M. Harrel prétendait en imposer au public et à ses créanciers; par une apparence de richesse à laquelle personne ne croyait plus; et Delvile, aussi bien que tous ceux qui avaient été présentés chez M. Harrel, avait été invité des premiers, et avait accepté. Il avait promis d'y venir dans un temps où l'explication, qui semblait avoir mis un terme à leur liaison, n'avait point encore eu lieu. S'il manquait à s'y rendre, elle ne douterait plus que ses conjectures à son égard ne

fûssent fondées ; et s'il s'y présentait, elle lirait peut-être dans ses regards et dans sa conduite les motifs d'une aussi longue absence.

# LIVRE V.

## CHAPITRE PREMIER.

### *Avis.*

LE jeune Delvile avait paru à la fête, et s'était présenté à Cécile, avec cette politesse aisée et insignifiante que la bonne éducation donne, mais dont le cœur s'accomode peu ; il avait disparu avant le souper. Cécile avait peine à concevoir la singularité de cette conduite ; si son absence l'avait affligée, sa présence l'avait révoltée ; il l'avait visiblement évitée, tandis qu'il ne dépendait que de lui de la voir, et lorsqu'il s'était enfin cru obligé de l'aborder, il avait paru gêné, affecté, réservé. Ce changement qu'elle

ne pouvait expliquer, lui fit passer une nuit pénible; pour se distraire, elle alla chercher, le lendemain, mademoiselle Belfield, qu'elle trouva occupée à quitter son logement. Henriette lui apprit que son frère était rétabli, et qu'il voulait quitter une demeure aussi désagréable. Elle parla de ses affaires avec sa franchise ordinaire, et l'intérêt que Cécile y prenait contribua à diminuer le chagrin que les siennes lui causaient. Elles s'entretenaient, à cœur ouvert, de la vanité de M. Belfield, de ce que le bon ami de son frère voulait faire pour lui, du projet qu'il avait de le faire voyager avec un jeune seigneur, des obstacles que l'amour aveugle de madame Belfield y mettrait, par la peine qu'elle aurait à se séparer de son fils, lorsque la conversation fut interrompue par madame Belfield, qui dit elle-même familièrement qu'elle venait avouer à Cécile qu'elles avaient toutes deux eu tort de parler à son fils du billet de banque de dix livres que mademoiselle Beverley avait remis à Hen-

riette dans sa dernière visite ; car, ajouta-t-elle, sa fierté honorerait un duc, et il ne se ressent de ses peines, qu'autant que les autres en sont instruits. Ainsi, une autre fois, il faudra prendre mieux nos précautions ; lorque que nous lui ferons quelque bien, nous arrangerons cela entre nous, et un jour il nous en remerciera.

Cécile, qui s'apperçut que mademoiselle Belfield rougissait de cette indiscrétion, se leva pour s'en aller ; mais madame Belfield la pria de ne pas encore les quitter, et la pressa si fort de se rasseoir, qu'elle fut obligée de céder. Elle commença alors à faire l'éloge de son fils, exaltant toutes ses bonnes qualités, et louant même jusqu'à ses défauts. Elle finit par dire : mais mademoiselle, quoiqu'il sache aussi bien vivre que personne, et qu'on en fasse un si grand cas, il a été si peu entreprenant, que je n'ai pu le résoudre à se montrer, et vous remercier du présent que vous lui aviez fait. Cependant je l'en avais prié presque à genoux, la dernière

dernière fois qu'il est sorti pour prendre l'air. Malgré tout son mérite, il est modeste, et il faut l'encourager comme on encourage une jeune demoiselle.

Cécile, confondue de ce discours singulier, regarda mademoiselle Belfield pour tâcher de découvrir ce qu'elle voulait faire entendre. La première ne tarda pas à se rendre plus intelligible : que son trop de réserve n'aille pas vous faire croire qu'il soit ingrat, mademoiselle—les personnes aussi distinguées dans le monde que vous l'êtes, doivent user de beaucoup de condescendance, avant qu'un jeune homme se sente assez de courage pour leur parler ; et quoique j'aye déjà dit et redit à mon fils, qu'un homme n'en est pas plus désagréable aux femmes, pour être un peu hardi ; il est si timide, que cette exhortation n'a produit aucun effet. Tout cela vient de ce qu'il a été élevé à l'université. Il croit en savoir plus que je ne peux lui en apprendre. J'espère, mademoiselle, que vous l'excuserez, car il ne

faut attribuer sa conduite qu'à son trop de modestie.

Cécile la fixa d'un air si surpris et si fâché, que madame Belfield soupçonnant qu'elle avait été trop loin, ajouta : Je vous prie de ne pas prendre en mauvaise part ce que je viens de vous dire ; car nous autres mères de famille, parlons ordinairement plus franchement que les demoiselles. Je me serais bien gardée d'en dire autant, si je n'avais pas craint que vous interprétâssiez la négligence ou la lenteur de mon fils à son désavantage, et qu'il ne vînt à la fin à perdre vos bontés, et cela uniquement pour avoir eu trop d'égards et de respect pour vous. Oh, ma chère mère ! s'écria mademoiselle Belfield, dont le visage était tout en feu, je vous prie......

De quoi s'agit-il donc ? s'écria madame Belfield ; vous êtes toute aussi craintive et réservée que votre frère ; et si nous l'étions tous autant, quand parviendrions-nous à nous entendre ? Pas de si-tôt, à ce que je crois, dit Cécile en se levant.

Non, mademoiselle, s'écria madame Belfield en l'arrêtant, je vous prie, ne partez pas encore; car j'ai beaucoup de choses à vous dire. Premièrement, mademoiselle, quel est votre sentiment relativement au projet de faire voyager mon fils chez l'étranger? J'ignore ce que vous pouvez en penser; quant à moi, il s'en faut peu que je n'en perde l'esprit, en voyant qu'à la fin l'on veut me l'enlever avec tant de cruauté. Je suis sûre, mademoiselle, que si vous vouliez dire un seul mot pour vous y opposer, il y renoncerait tout de suite. Moi, s'écria Cécile en se dégageant de madame Belfield? Non, madame, il faut vous adresser à ses amis, qui connaissent mieux ses affaires que moi, et qui sont plus capables, en usant du crédit qu'ils ont sur son esprit, de l'arrêter. Voyez, s'écria madame Belfield, pouvant à peine étouffer son dépit, qu'il est difficile de réduire à la raison ces jeunes demoiselless de condition! Quant aux autres amis de mon fils, que lui en reviendra-t-il de faire attention à ce qu'ils diront? Qui pourrait

exiger qu'il renonçât à son voyage, sans savoir comment il en sera récompensé? C'est une affaire que vous devez arranger avec lui, répartit Cécile. Il m'est impossible de m'arrêter plus long-temps.

Cécile, dont la pitié pour la pauvre Henriette, qui rougissait de honte, l'empêchait de réprimer plus sérieusement la familiarité et l'étourderie de sa mère, se contenta, pour toute réponse, de prendre congé de la timide Henriette, en lui faisant mille amitiés. Madame Belfield ajouta encore : quant au présent, mademoiselle, dont vous avez bien voulu nous gratifier, ma fille pourra vous certifier qu'il sera employé tout entier aux besoins de mon fils. Je l'avais plutôt destiné à ceux de votre fille, reprit Cécile; mais pourvu qu'il puisse être utile à l'un de vous, mon but sera suffisamment rempli.

Cette conversation qui fit connaître à Cécile que madame Belfield était fermement persuadée qu'elle avait de l'inclination pour son fils, lui donna beaucoup d'inquiétude; elle craignit qu'il n'eût lui

même cette idée ainsi que la sœur, et que sans la familiarité et la pétulance grossière de la mère, l'un et l'autre auraient eu soin de ne pas la manifester si-tôt. Elle se trouvait obligée par-là, malgré la pureté de ses intentions, de restreindre à leur égard une libéralité qu'elle aurait desiré pouvoir exercer dans toute son étendue. Il ne lui était même plus libre comme auparavant, de faire des visites à mademoiselle Belfield; la prudence et le soin de sa réputation semblaient lui interdire tout commerce avec cette famille. Est-il donc si difficile, s'écriait-elle, de faire un bon usage des richesses, tandis que ceux qui en sont privés, imaginent qu'il n'est rien de si aisé que d'en disposer à propos !

On lui remit, aussi-tôt qu'elle fut rentrée chez elle, une lettre de la part de M. Marriot, jeune homme riche, simple et sans prétention, qui lui avait été présenté le jour de la fête. Cette lettre contenait une déclaration de la passion qu'elle lui avait inspirée la veille, et des plaintes amères de ce que M. Harrel avait refusé

d'écouter ses propositions. Il la priait de daigner lui accorder cinq minutes d'audience, et finissait par les assurances de son respect et de son dévouement.

Cette déclaration indiscrète ne servit qu'à confirmer l'opinion qu'elle s'était déjà faite du peu de sens de celui qui en était l'auteur ; mais l'opiniâtreté de M. Harrel fut pour elle un sujet de mécontentement et de chagrin. Ennuyée cependant de faire tous les jours de nouvelles représentations à un homme que ni la raison ni la reconnaissance ne pouvaient détourner de ses projets, sa réponse fut courte ; elle refusa, avec les complimens d'usage, les offres de M. Marriot.

# CHAPITRE II.

## *Accommodement.*

MADEMOISELLE Belfield vint, le lendemain, chez Cécile. Elle avait l'air tremblant et craintif; envoyée, dit-elle par sa mère, pour la supplier d'excuser ce qui s'était passé le jour précédent. Vous ne devez pas soupçonner mon frère d'avoir eu la moindre part à tout ce qui a été dit; il a trop de bon sens pour concevoir de pareilles idées: je suis venue en même-temps vous remercier de tout mon cœur des bontés que vous nous avez témoignées. Elle voulait se retirer; mais Cécile, touchée de sa douceur et de sa modestie, lui prit la main, l'assura de son estime; et lui ayant inspiré plus de confiance, la pria de rester. Que vous êtes bonne, mademoiselle, lui dit-elle, après tant de

raisons de mal penser de moi et de nous tous! J'ai fait tout ce que j'ai pu pour détromper ma mère, ou du moins pour qu'elle se tînt tranquille; mais elle était si persuadée qu'elle avait raison, qu'elle n'a jamais voulu m'écouter. Elle me demandait si je supposais que ce fût pour mes beaux yeux que vous aviez la complaisance de venir nous voir si souvent. Oui, répondit Cécile, très-certainement; si je ne vous avais pas connue, quel que fût l'intérêt que j'eûsse pris à votre frère, je ne serais sûrement pas venue chez lui. Il est cependant heureux que cette erreur ne se soit pas étendue plus loin.

Non, en vérité, mademoiselle, je n'ai jamais eu une pareille idée; et quant à mon frère, lorsque ma mère a voulu le lui insinuer, il s'est fâché tout de bon. Quoique je me garde bien d'entreprendre de justifier ce qui s'est passé, j'epère que vous ne vous fâcherez pas si j'ose vous dire que ma mère est dans le fond, bien plus pardonnable qu'elle ne paraît l'être;

car cette erreur, dans laquelle elle est tombée à votre égard, eût été la même, fût-il question d'une princesse. Ce n'est donc point manque de respect de sa part mais uniquement parce qu'elle croit qu'il n'est aucun parti auquel mon frère ne puisse prétendre, et qu'il n'est point de femme qui le refusât, s'il avait le courage de la demander. Cécile l'assura qu'elle ne penserait plus à cette méprise; mais que, pour empêcher qu'elle se renouvellât, elle s'abstiendrait d'aller chez elle jusqu'après le départ de son frère, et que, par cette raison, elle la priait de venir la voir toutes les fois qu'elle en aurait le temps. Elle lui réitéra les assurances de son amitié, de la bonne opinion qu'elle avait conçue d'elle, et du plaisir qu'elle aurait à saisir les occasions de lui en donner des marques.

Enchantée de cette gracieuse réception, mademoiselle Belfield passa avec elle toute la matinée; et lorsqu'elle se vit forcée de la quitter, le desir que Cécile lui témoigna de la revoir, lui fit le plus grand

plaisir. Elle revint bientôt, et Cécile, à qui cet empressement était très-agréable, redoubla de soin et d'attention à l'obliger.

Depuis ce moment, mademoiselle Belfield ne manqua presque jamais de venir voir tous les jours Cécile, qui n'oubliait rien pour la bien recevoir, et qui, desirant s'occuper l'esprit d'objets étrangers à Delvile, auquel elle s'efforçait de ne plus penser, se refusait même la satisfaction d'en parler à sa jeune amie, sous la dénomination *du noble ami de son frère*.

Elle trouva, pendant ce temps, différents expédients pour ménager sa délicatesse, et lui faire accepter plusieurs présents utiles ou agréables. Elle était chaque jour plus attachée à sa nouvelle favorite, et se proposait de lui offrir, dans la suite, un asyle dans sa maison.

L'intimité est une épreuve que peu de gens soutiènent, même ceux qui pensent le mieux, mais dont mademoiselle Belfield n'avait rien à craindre. Cécile la trouva

simple, ingénue et affectueuse, l'esprit droit, et beaucoup d'intelligence, quoiqu'on n'eût pris aucun soin de le cultiver; d'un caractère doux, quoique vif, la bonté naturelle de son cœur semblait suppléer aux lumières qui lui manquaient. Elle fit part à Cécile de toutes les affaires de sa famille, ne lui cachant ni ses faiblesses, ni ses malheurs, et ne cherchant à pallier que les défauts les plus choquants de sa mère. Elle paraissait même disposée à lui révéler ses secrets les plus cachés; et il était évident qu'elle en avait; ce qu'elle manifestait par des distractions fréquentes et par l'inquiétude qu'elle laissait appercevoir. Cécile cependant, dans la situation critique où son esprit se trouvait alors, ne s'empressa guère à faire des questions qui auraient pu lui développer la cause de cette inquiétude; elle évitait soigneusement toute conversation qui, en réveillant sa tendresse, aurait pu lui causer la moindre émotion.

Pendant que Cécile remplissait ainsi ses loisirs d'une manière qui, sans être bien

gaie, était supportable, et qu'elle jouissait des conversations intéressantes de son amie, le reste de la maison était bien différemment occupé; les fêtes, les plaisirs, les amusements de toute espèce étaient recherchés avec encore plus d'avidité que par le passé; et le risque que les Harrel avaient couru tout récemment d'être entièrement ruinés, paraissait n'avoir servi qu'à augmenter leur empressement à jouir. Jamais cependant la félicité n'avait été plus loin d'eux. M. Harrel, malgré sa légèreté ordinaire, avait, de temps à autre, des accès de mélancolie qui offusquaient ses moments les plus gais, et empoisonnaient tous ses plaisirs : eh ! comment en peut-on goûter dans une situation aussi fâcheuse ?

Cécile, voyant que sa fureur pour la dissipation augmentait avec ses inquiétudes, hasarda encore une fois de parler de réforme à sa femme, lui conseillant de se prévaloir du mécontentement par lequel il témoignait être au moins un peu affecté de sa situation; afin de lui démontrer la nécessité

nécessité qu'il y avait de ne pas tarder davantage à examiner l'état de ses affaires. Madame Harrel l'assura qu'il lui était impossible de suivre son conseil ; que son unique étude était d'imaginer de nouveaux moyens de le distraire, attendu qu'il devenait tous les jours plus chagrin, et si emporté, qu'elle n'osait plus rester seule avec lui.

La maison était plus fréquentée que jamais ; on n'était occupé que d'amusements. Parmi ceux qui y étaient les mieux reçus, comme les plus propres à remplir ce but, M. Morrice était un des premiers. Le talent singulier qu'il possédait d'unir des manières humbles et rampantes à la gaieté la plus constante et la mieux soutenue, le rendirent si utile, qu'il ne fut bientôt plus possible de se passer de lui. Quoique son premier but, en tâchant de se faire admettre, eût été d'entretenir la connaissance de Cécile, il fut cependant très-content de la tournure que la chose avait prise, puisque sa vanité ne l'avait jamais assez aveuglé pour oser

aspirer à sa main. Il crut, au reste, que l'amitié de ses hôtes contribuerait autant à l'avancement de sa fortune, qu'aurait pu le faire Cécile : car, tout étourdi, tout inconsidéré qu'il était, il ne perdait pourtant point ses intérêts de vue; et quoique, par une activité folle et déplacée, il déplût souvent, son intention et ses soins n'en étaient pas moins dirigés vers un but utile: il ne formait de liaisons qu'autant qu'il espérait qu'elles lui seraient avantageuses. La connaissance et l'amitié de ses supérieurs ne lui étaient précieuses que parce qu'il se flattait que, tôt ou tard, leurs recommandations lui procureraient de nouveaux protecteurs.

Les visites du chevalier Floyer étaient aussi beaucoup plus fréquentes ; et M. Harrel, malgré les remontrances de Cécile, cherchait toutes les occasions possibles de lui faciliter l'accès auprès d'elle. Quoique madame Harrel eût été jusqu'alors indifférente à cet égard, elle commença à prendre vivement ses intérêts ; et M. Arnott, qui lui avait précédemment servi

de refuge contre cette persécution, était devenu si sérieux, ses soins étaient si marqués, que ne pouvant plus révoquer en doute les sentiments qu'elle lui avait inspirés, elle se trouvait obligée d'user de réserve avec lui.

C'était toujours avec plus de regret qu'elle réfléchissait au sacrifice qu'elle avait fait pour secourir l'ingrat et indigne Harrel; souvent elle était tentée de quitter pour toujours sa maison, et de choisir celle d'un de ses tuteurs. La délicatesse de ses sentiments s'opposait à cette démarche, qui aurait pu nuire au crédit de celui-ci; et l'amitié qu'elle avait eue dans ses premières années pour sa femme, l'empêchait d'exécuter ce projet. Ces différentes circonstances contribuèrent beaucoup à augmenter son intimité avec mademoiselle Belfield; elle ne voyait plus madame Delvile, qui était la seule personne qu'elle lui préférât; les assiduités fatiguantes du chevalier Floyer étaient cause que M. Monckton ne

pouvait lui parler qu'en sa présence. Il ne lui restait donc d'autre ressource contre les persécutions et les chagrins qu'elle éprouvait chaque jour, que la société de l'aimable Henriette.

## CHAPITRE III.

### *Découverte.*

Depuis quelque temps, Cécile n'avait eu aucune communication avec la famille Delvile, que sa prudence, aussi bien que sa fierté, l'empêchait de rechercher, lorsqu'un matin qu'elle était avec mademoiselle Belfield, on annonça que M. Delvile était dans le salon. A cette nouvelle, Cécile tressaillit et changea de couleur; mais quelle ne fut pas sa surprise, en voyant la même émotion peinte sur le visage de mademoiselle Belfield, qui, se levant tout-à-coup, s'écria : bon dieu, monsieur Delvile!.... Connaîtriez-vous M. Delvile, mademoiselle?.... M. Delvile fréquente-t-il cette maison? Quelquefois, pas souvent, répondit Cécile; mais pourquoi cette question? Je n'en sais rien, mademoiselle; je ne l'ai faite

que par hasard, je crois; mais c'est bien..... c'est seulement..... je ne savais pas..... Et rougissant très-fort, elle se remit à sa place. Cécile en proie au sentiment le plus pénible, et abîmée dans ses réflexions, garda, pendant quelques minutes, un profond silence, et resta tout-à-fait immobile. Elle sortit de la chambre; et n'osant s'arrêter pour faire des questions, elle se hâta de se rendre dans l'appartement où Delvile l'attendait; il lui fut impossible de prononcer un seul mot, et elle le salua sans rien dire.

Frappé de son air et de la manière extraordinaire dont elle le recevai bientôt aussi décontenancé qu'elle, il lui fit un million d'excuses aussi embrouillées qu'inutiles sur sa visite, et en oublia si bien le sujet, qu'il avait déjà pris congé, et allait sortir avant de se le rappeler. Il revint pour lors; et affectant de rire de sa distraction, il lui dit qu'il n'était venu que pour lui apprendre que les ordres dont elle avait daigné l'honorer,

étaient exécutés de manière à lui faire espérer qu'elle en serait satisfaite. Cécile, qui avait oublié qu'elle lui en eût jamais donné, attendit qu'il s'expliquât. Il lui apprit qu'il avait présenté, cette même matinée, M. Belfield au comte de Vannelt, qui en avait déjà oui parler très-avantageusement par des personnes de sa connaissance, qui avaient fait leurs études à l'université avec lui, et qu'il avait été si content de son protégé dès la première vue, qu'il se proposait, après quelques informations, qui ne pouvaient que tourner à son avantage, de lui confier son fils aîné, prêt à commencer ses voyages.

Cécile le remercia des peines qu'il s'était données pour une affaire à laquelle elle s'intéressait; elle lui demanda ensuite des nouvelles de la santé de sa mère. Elle est fort bien, répondit-il avec un sourire qui ressemblait assez à un reproche, aussi bien qu'une personne qui s'était flatée d'être aimée de vous, peut l'être après avoir vu ses espérances trom-

pées. Quoique je conviène volontiers devoir beaucoup aux lumières de ma mère, peut-être aurais-je été dans le cas de lui donner une leçon utile, celle de fuir plutôt que de chercher ces plaisirs dangereux, dont la privation, après qu'on les a goûtés, devient insupportable, et trouble notre repos.

Il lui fit ensuite la révérence, et sortit. Ce reproche inattendu, et le compliment encore plus imprévu qui l'accompagnait, paraissant renfermer un sens plus étendu que celui qu'ils présentaient, augmentèrent la confusion de Cécile. Elle se douta qu'il ne s'était servi du nom de sa mère que pour faire l'apologie de sa propre conduite; et cependant, pourquoi l'éviter et fuir sa société, supposé que ce fût-là le sens de son allusion, et ce qu'il appelait *fuir des plaisirs dangereux*? C'est ce qu'elle ne pouvait comprendre.

Fâchée cependant de la façon brusque dont elle avait quitté mademoiselle Belfield, elle ne perdit pas un moment pour aller la rejoindre; et lorsqu'elle entra

dans sa chambre, elle la trouva occupée à regarder au travers de la fenêtre, suivant des yeux un objet avec tant d'attention, qu'elle ne s'appercevait pas de son arrivée.

Cécile, qui ne put plus douter du motif de sa curiosité, s'abstint de la distraire. Au bout de quelques minutes, elle cessa de fixer la fenêtre, et levant les yeux au ciel, joignant les mains, elle dit d'une voix basse : Puisse le ciel le protéger et le bénir ! Puisse-t-il ne jamais éprouver des tourments tels que les miens ! A ces mots, un soupir échappé à Cécile la fit tressaillir, et se tourner du côté de la porte. Elles rougirent extrêmement l'une et l'autre au moment où leurs yeux se rencontrèrent ; et tandis que mademoiselle Belfield tremblait d'avoir fait connaître ses vrais sentiments, Cécile avait à peine la force de se tenir debout. Le silence pénible et embarrassant qui suivit, ne fut interrompu que par les larmes que mademoiselle Belfield n'eut plus la force de retenir. Mais, Cécile attendrie, oubliant

pour le moment ses propres intérêts, l'embrassa tendrement, sans cesser de garder le silence, craignant de la questionner, et redoutant d'entrer en explication. Mademoiselle Belfield, touchée de ses bontés, la serra dans ses bras; et cachant son visage dans son sein, s'écria en sanglottant: Peut-on être malheureuse lorsqu'on est aimée de vous! S'il m'était possible, vous seriez la seule personne au monde que j'aimerais. Permettez dans ce moment que je vous quitte et demain je vous instruirai de tout ce qui me regarde. Cécile, qui ne desirait point de la retenir, l'embrassa de nouveau, et la laissa partir.

Après son départ, elle demeura quelque temps interdite. La pureté de son cœur et la justesse de son discernement l'avaient préservée jusqu'à ce moment d'erreur et de blâme. La scène était prodigieusement changée; elle se trouvait tout-à-coup dans une conjoncture très-délicate; le hasard venait de lui faire découvrir une rivale dans sa meilleure amie. Son attachement pour made-

moiselle Belfield, et les promesses de lui être utile rendaient la découverte qu'elle venait de faire, plus embarrassante, et détruisait le projet qu'elle avait de vivre avec cette amie.

La pitié que mademesoille Belfield lui inspirait, n'était cependant point diminuée par la jalousie; elle ne soupçonnait pas qu'elle fût aimée de Delvile, dont l'ambition lui faisait redouter plutôt une rivale d'une naissance plus élevée, que d'imaginer qu'il se fût arrêté un seul instant à penser à la pauvre Henriette: cela n'empêchait cependant pas qu'elle ne fût très-impatiente de savoir depuis quand ils se connaissaient; combien de fois ils s'étaient vus, quelle attention, lorsqu'ils s'étaient entretenus ensemble, il avait faite à elle, et l'époque où cette dangereuse passion s'était emparée de son cœur.

Quoique cette curiosité fût aussi vive qu'elle était naturelle, son premier soin fut cependant de réfléchir à la manière dont elle devait se conduire dans cette conjoncture. Elle ne croyait pas avoir le droit d'écouter

une pareille confidence. Elle était certaine que cette jeune personne ignorait qu'elle y eût un si grand intérêt, puisqu'elle n'avait pas même imaginé qu'elle connût Delvile. Elle avait donc droit, non-seulement à des conseils, mais même à de bons offices de sa part. Ne serait-ce pas une espèce de trahison que de savoir tout d'elle sans l'aider en rien ? de se prévaloir de sa confiance pour en apprendre tout ce qui avait quelque rapport à un homme qu'elle se flatait un jour devoir être son époux, et satisfaire une curiosité intéressée aux dépens d'une bonne foi, d'une simplicité et d'une candeur aussi rares que précieuses ? Non, s'écria Cécile, jamais je n'emploierai des artifices que j'ai toujours détestés ; cette tendre, cette charmante fille ne me dira rien ; trahie déjà par sa trop grande confiance et son trop de facilité, mon cœur n'en abusera pas, et elle ne sera point dupe de sa franchise. Elle résolut donc d'éviter soigneusement de s'entretenir sur ce sujet, puisqu'elle ne pouvait lui donner de conseil,

seil, sans s'exposer à être soupçonnée d'avoir eu des vues intéressées.

La franchise naturelle de Cécile lui avait même suggéré, non-seulement de recevoir la confidence de mademoiselle Belfield, mais aussi de lui répondre en lui faisant la sienne. Des réflexions lui firent bientôt sentir le danger d'une pareille démarche, qui n'aurait abouti qu'à les humilier l'une l'autre, et qui, vu la conformité de leurs prétentions mutuelles, aurait peut-être fini par leur inspirer de la défiance et de la haine. C'est pourquoi, lorsque mademoiselle Belfield, suivant sa promesse, se présenta le lendemain avec plus de timidité, et rougissant plus qu'à l'ordinaire, Cécile, sans paraître s'appercevoir de sa confusion, lui dit qu'elle était très-fâchée d'être obligée de sortir, et trouva le moyen, sous différents prétextes, d'éloigner une conversation qui devait être également pénible pour l'une et pour l'autre. Cécile sortit pour rendre visite à madame Delvile, et ramena son amie à son nouveau logement. Mademoiselle Bel-

field supposant que tout cela n'était qu'un effet du hasard, fut enchantée de cette espèce de répit, et ne tarda pas à reprendre sa gaieté naturelle.

# CHAPITRE IV.

## *Sarcasme.*

Les reproches que Delvile, au nom de sa mère, avait faits à Cécile, l'avaient décidée à cette visite; car, quoique dans son incertitude actuelle, elle ne souhaitât de voir cette famille qu'autant qu'elle en serait recherchée, elle voulait cependant éviter toute apparence de singularité, dans la crainte de faire soupçonner ses sentiments. Madame Delvile la reçut avec politesse, et en même temps avec une froideur qui l'affligea: elle trouva qu'elle était véritablement piquée de sa longue absence, et elle s'apperçut pour la première fois de cette fierté, dont elle avait cru que l'envie et la calomnie pouvaient seules l'accuser. Quoique son mécontentement fût visible, elle ne daigna pas lui faire le moindre reproche; elle ne laissa

échapper aucune plainte, mais elle ne manqua pas de temps en temps de faire les réflexions les plus amères et les plus sanglantes contre le caprice et la légèreté.

Cécile, à qui il était impossible de déclarer les véritables raisons de sa conduite, ne chercha point à excuser sa prétendue négligence ; accoutumée aux attentions les plus flateuses, un changement si subit l'affligea beaucoup.

Milady Honoria Pemberton, fille du duc de Derwent, arriva sur ces entrefaites, et la vivacité de sa conversation lui laissa quelques moments pour se remettre. Cette jeune demoiselle, qui était parente de la famille de Delvile, et du caractère le plus léger et le moins discret, ne fit, pendant tout le temps de sa visite, que répéter les traits de médisance qu'on répandait contre les gens les plus connus, avec une imprudence et une étourderie, que les leçons que madame Delvile ne lui épargna pas, furent incapables de réprimer ; et après avoir épuisé tous les sujets du jour, elle se tourna tout-à-coup du

côté de Cécile, qu'elle avait eu occasion de connaître chez M. Delvile, et lui dit : J'apprends donc enfin, miss Beverley, qu'après qu'une moitié de la ville vous a mariée au chevalier Floyer, et l'autre à mylord Derford, vous vous proposez, sans vous arrêter à tout ce qu'on peut dire, de les démentir l'un et l'autre en vous donnant à M. Marriot. Moi? point du tout, répondit Cécile : je vous assure, mademoiselle, que vous avez été très-mal informée. Je le pense, répliqua madame Delvile ; M. Marriot, par-tout ce que j'ai oui dire de lui, paraît n'avoir qu'un seul mérite, une fortune considérable ; et je crois que c'est celui de tous dont miss Beverley doit faire le moins de cas.

Cécile, charmée en secret d'une pareille réflexion qu'elle ne put s'empêcher de croire avoir quelque rapport à Delvile, reprit un peu courage, et tâcha de prendre part à la conversation. Tous ceux qu'on rencontre, s'écria lady Honoria, disposent de miss Beverley en faveur de quelque nouveau prétendant. Cependant

le sentiment le plus général est que le chevalier Floyer aura la préférence; quant à moi, je ne saurais trop imaginer comment elle se tirera d'affaire avec eux; car M. Marriot assure qu'il ne veut point être refusé, et le chevalier jure qu'il ne renoncera jamais à elle; ainsi aucun de nous ne saurait prévoir comment cela finira : j'avoue que je suis enchantée qu'elle fasse durer cette incertitude.

S'il y a dans cette affaire la moindre incertitude, elle est bien volontaire. Mais quelle raison auriez-vous, milady, d'en être enchantée? Oh! parce qu'elle est propre à les tourmenter, et fournit matière à la conversation. D'ailleurs, nous attendons tous avec impatience le moment où les gazettes nous annonceront qu'ils se seront querellés, et que vous aurez occasionné un second duel. Un second duel! s'écria Cecile; assurément ils ne se sont encore jamais battus pour moi. Oh! je vous demande pardon, répondit lady Honoria; vous savez bien que le chevalier s'est battu au commencement de l'hiver, à

votre occasion, avec cet aventurier Irlandais qui vous insulta à l'opéra. Aventurier Irlandais? répéta Cécile. Cette affaire a été singulièrement défigurée! En premier lieu, je n'ai jamais été insultée à l'opéra; et en second lieu, milady, si vous voulez parler de M. Belfield, je doute fort qu'il ait été de sa vie en Irlande. Eh bien! repartit-elle, fût-il venu d'Ecosse, cela serait égal; il faut certainement qu'il viène de quelque part, et l'on m'assure qu'il a été terriblement blessé; le chevalier a eu pendant un mois ses malles faites, afin que si son antagoniste était mort, il eût pu disparaître sur le champ. Je vous prie de me dire, milady, s'écria madame Delvîle, comment vous faites pour ramasser toutes ces absurdités. Oh! je ne sais trop; je ramasse toutes les particularités que j'entends dire de part et d'autre, je les arrange ensuite le mieux qu'il m'est possible: je pourrais cependant vous apprendre une nouvelle plus extraordinaire qu'aucune de celles qu'on a pu vous dire jusqu'à présent. Et quelle est-elle? Oh! si

je vous la disais, vous en feriez part à votre fils. Non, certainement, répartit madame Delvile en riant, peut-être même finirai-je par l'oublier moi-même, Elle fit encore un peu de difficultés; et Cécile ne sachant si elle ne serait point de trop, s'éloigna, et fut se placer auprès d'une fenêtre, d'où, cependant, comme milady ne baissa pas la voix, elle lui entendit dire: Eh bien, vous saurez qu'on m'a assurée qu'il avait, dans une des rues de la route d'Oxfort, une maîtresse qui lui coûtait beaucoup d'argent, et qui est très-jolie; je serais bien curieuse de la voir.

La consternation de Cécile, à cette nouvelle, aurait certainement découvert ce qu'elle cachait avec tant de soin, si l'éloignement où elle se trouvait, n'avait empêché qu'on ne l'apperçût. Elle resta à sa place sans regarder autour d'elle, et n'entendit pas sans beaucoup de plaisir, madame Delvile répondre avec beaucoup d'indignation: je suis fâchée, milady, que vous puissiez vous amuser à écouter des calomnies, que ceux même qui les

répandent sont fort éloignés de croire. Dans des temps moins corrompus, et où la calomnie serait aussi détestée qu'elle le mérite, le caractère connu de Mortimer l'aurait mis à l'abri de pareilles accusations. Qui s'étonnera cependant qu'elle ne l'ait point épargné, et qui pourrait mépriser les inventeurs de ces mensonges, quand on saura qu'ils ont amusé milady Pemberton, qu'elle y a pris goût, et qu'elle les a accrédités en les publiant? Ma chère madame Delvile, s'écria la jeune dame, vous prenez la chose trop sérieusement. Ma chère milady, répondit madame Delvile, je voudrais qu'il fût possible de vous engager à réfléchir plus sérieusement. Si vous parveniez une fois à vous convaincre combien vous vous abaissez en cherchant à rendre les autres ridicules, les objets dont vous vous amusez maintenant, exciteraient alors avec bien plus de raison votre indignation.

Mais, ma chère dame, s'écria milady, s'il en était ainsi, je serais absolument sans défaut : alors nous serions toujours

d'accord, et je ne sais pas comment nous ferions pour soutenir la conversation. En prononçant ces derniers mots, elle se leva, lui prit la main, et sortit précipitamment.

Une conversation, dit madame Delvile, quand elle fut partie, qui ne consiste de ma part qu'en conseils très-inutiles, donnés de bonne foi à une personne dont la légèreté est incorrigible, aurait cessé il y a long-temps, si je ne considérais pas que l'inconséquence et l'étourderie sont tant à la mode, qu'il est bien difficile qu'une jeune personne du caractère de lady Pemberton, accoutumée d'ailleurs à gouverner les parents par qui elle devrait l'être, puisse s'en préserver. Elle paraît cependant, dit Cécile, recevoir si bien vos remontrances, que je crois qu'on pourrait avec le temps espérer de la corriger. Non, répondit madame Delvile, je n'espère plus rien : j'ai pris autrefois beaucoup de peine pour y parvenir; mais je n'ai pas tardé à me convaincre que la patience avec laquelle elle entendait parler de ses

défauts, n'était qu'un effet de cette même légèreté qui les lui fait contracter : au reste, si les jeunes personnes ne se lassent point de s'égarer, j'avoue que les vieilles se trompent tout aussi souvent dans leurs jugements, et il n'y a pas long-temps que j'ai eu lieu de m'appercevoir du peu de justesse de ceux que je porte moi-même.

Cécile, qui sentit vivement tout ce qu'il y avait de personnel dans ce discours, fut encore réduite au silence, et cruellement mortifiée : désolée d'avoir ainsi perdu en partie les bonnes grâces de la femme qu'elle estimait le plus, et révoltée de l'idée de ne pouvoir rien alléguer pour sa justification, après une courte pause et quelques réflexions, elle se leva gravement pour prendre congé. Madame Delvile la prévint alors, que si elle avait quelque affaire avec son mari, elle lui conseillait de ne pas différer à lui en parler, parce que toute la famille comptait partir dans peu de jours pour la campagne. Cet avis fut pour Cécile un

nouveau coup bien sensible. Elle répondit tristement : dans peu de jours, madame? Oui, reprit madame Delvile, j'imagine que vous voulez en paraître très-fâchée! Ah, madame! s'écria Cécile, qui ne put conserver plus long-temps son sang-froid, si vous connaissiez la moitié des sentiments que je vous ai voués, du respect sincère, et de la vénération que j'ai pour votre personne, toutes mes protestations seraient inutiles.

Madame Delvile, surprise à la fois, et attendrie de l'air de vérité de cette déclaration, saisit sa main, et lui dit : je croyais que tout ce que je pourrais vous dire vous serait très-indifférent; sans cela mon ressentiment aurait cessé au moment où je vous aurais fait connaître qu'il n'était causé que par votre longue absence. Je vous assure que rien ne m'afflige davantage, répliqua Cécile, que d'avoir pu y donner lieu; mais croyez-moi, madame, quoique malheureusement les apparences semblent être contre moi, j'ai toujours eté très-reconnaissante des bon-

tés

tés dont vous m'avez honorée ; la vénération, la gratitude que je vous ai inviolablement conservées, n'ont jamais été altérées. Vous voyez donc, dit madame Delvile, en souriant, que quand les reproches produisent quelque effet, ils ne sont pas écoutés avec cette patience que vous admiriez il n'y a qu'un moment; et, qu'au contraire, lorsqu'on les entend sans en être ému, c'est aussi sans qu'ils produisent aucun fruit. Que vous différiez en cela de Pemberton, c'est assurément de quoi personne ne saurait s'étonner; puisqu'elle ne peut soutenir la comparaison avec vous, et que vous lui êtes si supérieure à toutes sortes d'égards. — Daignerez-vous donc agréer mes excuses et me pardonner? Je ferai plus, repartit madame Delvile en riant, je vous pardonnerai sans attendre vos excuses; car il est certain que vous ne m'en avez donné aucune; mais allons, continua-t-elle, s'appercevant que Cécile était embarrassée par cette réflexion, je ne veux plus qu'il en soit question; je suis

charmée de retrouver ma jeune amie, et même presque honteuse d'avouer que j'aye eu le moindre doute sur ses sentiments. Elle l'embrassa ensuite tendrement, et convint qu'elle avait été plus mortifiée de son prétendu abandon, qu'elle n'avait voulu le lui avouer, lui répétant plusieurs fois que depuis bien des années elle n'avait point fait de connaissance qu'elle eût autant desiré cultiver que la sienne, ni joui d'aucune société qui lui fît autant de plaisir. Cécile, dont les yeux annonçaient la joie et la satisfaction, dont les espérances semblaient revivre, eut peu de peine à répondre à ses protestations d'amitié; et au bout de quelques minutes, elles furent non-seulement réconciliées, mais encore plus unies que jamais. Madame Delvile la pressa de rester à dîner avec elle; et Cécile fut trop satisfaite de cette invitation pour ne pas s'y rendre.

Les deux dames furent seules toute la journée, et rien ne troubla ni n'interrompit ces sentiments vifs et délicieux, que le renouvellement sincère de leur

amitié mutuelle occasionnait. Il est vrai que l'information de milady Pemberton lui donnait un peu d'inquiétude; mais son étourderie, sa légèreté, et ce que madame Delvile lui avait répondu à ce sujet, lui firent tout oublier. Elle promit à mad. Delvile, avant de la quitter, qu'elle la verrait tous les jours quelques moments, pendant le court espace de temps qu'elle avait encore à rester à Londres.

# CHAPITRE V.

## *Soupçon.*

LE lendemain matin madame Harrel vint précipitamment dans la chambre de Cécile avant le déjeûné, et lui apprit que M. Harrel n'était point rentré de toute la nuit. Cécile s'efforça de cacher le saisissement que lui causait cette nouvelle, afin de ne pas augmenter la frayeur qu'on avait témoignée en la lui communiquant. Madame Harrel cependant très-inquiète, envoya faire des recherches par toute la ville, sans qu'on pût rien découvrir. Cécile ne voulant pas l'abandonner dans une pareille situation, écrivit un mot à madame Delvile pour s'excuser, afin de rester avec elle jusqu'à ce qu'on se fût procuré quelque information. Un objet de cette importance était une raison suffisante pour éviter tout entretien particu-

lier avec mademoiselle Belfield, qui vint à son ordinaire vers le midi, et dont le cœur tendre et susceptible de crainte, fut très-affecté des marques évidentes d'émotion qu'elle observa chez Cécile.

Toute la journée s'écoula sans recevoir aucune nouvelle; et à son grand étonnement, madame Harrel se prépara, vers le soir, à aller à une assemblée, déclarant en même temps combien cela lui était désagréable; mais qu'elle avait peur que, si elle y manquait, tout le monde ne soupçonnât du mystère dans son absence.

La raison qui retenait Cécile à la maison n'existant plus, elle se rendit chez madame Delvile; en entrant dans la salle, elle y troura Delvile le fils seul, occupé à lire. Il parut étonné: ce qui n'empêcha pas qu'il ne la reçût avec beaucoup de politesse, lui faisant des excuses de l'absence de sa mère qui avait été écrire ses lettres, n'espérant pas la voir. Cécile fit à son tour des excuses de son inconséquence apparente; après quoi toute conversation cessa pour quelque temps.

Ce silence fut à la fin interrompu par Delvile. Le mérite de M. Belfield, lui dit-il, n'a point échappé à mylord Vannelt; toutes ses anciennes connaissances lui en ont dit beaucoup de bien, et il lui fait actuellement préparer un appartement chez lui, qu'il occupera jusqu'au moment où son fils commencera ses voyages. Cécile répondit qu'elle était charmée d'apprendre cette bonne nouvelle; et ils continuèrent ensuite l'un et l'autre à garder le silence.

Vous avez vu, ajouta le jeune Delvile, après cette seconde pause, la sœur de M. Belfield? Cécile répondit en rougissant : Oui, monsieur. Elle est très-aimable, continua-t-il, trop aimable, en vérité, pour sa situation; car ses parents, à l'exception de son frère seul, méritent peu de lui appartenir. Il s'arrêta, et Cécile n'ayant rien répondu, il ajouta tout de suite : Peut-être ne vous paraît-elle pas aimable... Vous pouvez la mieux connaître que moi, et savoir quelque chose à son désavantage? Oh, non! s'écria Cé-

cile avec une gaieté affectée; je pensais seulement que.... N'avez-vous pas dit que vous connaissiez tous ses parents? Non, répondit-il; mais pendant que je me trouvais avec M. Belfield, plusieurs sont venus le voir.

Ils gardèrent de nouveau le silence; et Cécile, honteuse de sa répugnance apparente à louer, fit un effort pour dire: mademoiselle Belfield est réellement une charmante personne, et je souhaiterais.... Elle s'arrêta, ne sachant trop elle-même ce qu'elle avait voulu ajouter. J'ai été très-satisfait, dit-il, en apprenant les bontés que vous aviez eues pour elle; il me semble qu'elle en a autant besoin qu'elle paraît les mériter. Je suis persuadé que lorsqu'elle n'aura plus son frère, vous ne refuserez pas de les lui continuer; ce sera alors le temps où, en lui faisant le plus de bien, il vous en reviendra le plus d'honneur.

Cécile, confondue de cette recommandation, lui répondit faiblement: certainement.... tout ce qui dépendra de moi....

je serai charmée.... Au même instant madame Delvile entra; et pendant les excuses qu'elles se firent mutuellement, son fils quitta le salon. Cécile, empressée à trouver un prétexte pour le quitter à son tour, dit qu'elle ne voulait point empêcher madame Delvile d'écrire ; et après lui avoir promis de passer chez elle toute la journée du lendemain, elle se retira.

Les réflexions qui la suivirent ne furent guère consolantes ; elle commençait à craindre de mériter à son tour, la pitié qu'elle avait eue pour mademoiselle Belfield. En toute autre occasion, la recommandation de Delvile n'aurait servi qu'à la confirmer dans l'idée avantageuse qu'elle s'était formée de sa façon de penser ; mais dans sa situation présente, livrée à ses inquiétudes et à l'incertitude, la moindre chose donnait lieu à de nouvelles conjectures, et était capable de l'alarmer. Il n'avait eu pour elle depuis quelque temps, que de la froideur et

l'éloignement le plus marqué. Son éloge d'Henriette avait été vif et animé..., Elle savait qu'Henriette l'aimait, mais elle ignorait de quels moyens Delvile pouvait s'être servi pour faire naître cette passion.

## CHAPITRE VI.

### *Coup hardi.*

CÉCILE de retour chez elle, apprit avec chagrin qu'on n'avait encore eu aucunes nouvelles de M. Harrel. Sa femme, qui était rentrée de bonne heure, alors véritablement alarmée, pria Cécile de rester avec elle; elle envoya aussi chercher son frère, et ils passèrent la nuit ensemble, attendant, en tremblant, quelle serait l'issue de leurs recherches.

A six heures du matin, M. Arnott pria sa sœur et Cécile d'aller se reposer, leur promettant de faire les plus exactes recherches, et de ne pas rentrer sans leur en apporter quelques nouvelles. Peu après son départ, tandis que mad. Harrel et Cécile étaient encore sur l'escalier, on frappa si rudement à la porte, qu'elles en furent épouvantées. Cécile préparée à

quelque malheur, fit rentrer promptement son amie dans le sallon ; et sortant toute de suite, elle vit paraître, avec autant de satisfaction que de surprise, M. Harrel lui-même. Elle courut faire part à sa femme de cette bonne nouvelle, et il la suivit immédiatement. Madame Harrel s'empressa de lui dire combien il l'avait inquiétée, et Cécile lui témoigna la joie que lui causait son retour ; mais la satisfaction de l'une et de l'autre ne fut pas de longue durée. Il entra d'un air furieux et menaçant, le chapeau sur la tête et les bras croisés. Il ne répondit rien à tout ce qu'elles lui dirent ; mais ayant poussé la porte avec le pied, il se jeta sur un sopha. Cécile voulait se retirer ; M. Harrel lui saisit la main, pour l'en empêcher. Ils restèrent quelques minutes dans cette situation ; et M. Harrel se levant tout-à-coup, s'écria : avez vous quelques paquets à faire ? Des paquets, répéta madame Harrel, dieu nous soit en aide ! Pourquoi ? Il faut que je quitte l'Angleterre, je partirai demain matin.

Quitter l'Angleterre? s'écria-t-elle fondant en larmes. J'espère que cela ne sera pas! N'espérez rien, répliqua-t-il d'un ton de fureur. Il lui ordonna ensuite en jurant, de le laisser, et d'aller tout préparer pour le départ.

Madame Harrel, qui n'était point accoutumée à un pareil traitement, fut si effrayée, qu'elle en eut des convulsions auxquelles il ne fit aucune attention, et il sortit de la salle, en la maudissant comme une folle qui avait causé sa ruine. Quoique Cécile eût sonné, et se fût empressée à lui donner des secours, cette brutalité l'avait tellement révoltée, qu'elle savait à peine ce qu'elle devait ordonner ou faire. Madame Harrel se remit cependant bientôt; Cécile l'accompagna dans sa chambre, où elle resta, et tâcha de la calmer, jusqu'au retour de M. Arnott, à qui on apprit l'état affreux dans lequel M. Harrel était enfin rentré chez lui; sa sœur le pria d'user de tout son crédit pour qu'il différât au moins, supposé qu'il ne pût l'y faire renoncer entièrement, l'exécution de

son

son projet de voyage. Il alla s'acquitter, en tremblant de cette commission, et revint avec un air déconcerté leur dire que M. Harrel lui avait appris qu'il avait contracté une dette d'honneur beaucoup plus considérable qu'il n'était en état de payer ; et comme il ne pouvait se montrer qu'elle ne fût acquittée, il était forcé de quitter le royaume sans perte de temps. Oh, mon frère ! s'écria madame Harrel, souffrirez-vous que nous partions? Hélas ma chère sœur, répondit-il, et quand je serai ruiné à mon tour, qui pourra ou voudra vous secourir ?

Mme Harrel pleura alors amèrement ; et le tendre M. Arnott, en tâchant de la consoler, ne put s'empêcher de mêler ses larmes à celles d'une sœur qu'il chérissait. Cécile, dont la raison était plus forte, et dont l'équité naturelle était révoltée, éprouva des sensations différentes ; et abandonnant madame Harrel aux soins de son frère, dont elle plaignait la trop grande facilité, elle rentra chez elle. En vain chercha-t-elle du repos ; l'affreuse situa-

tion de cette malheureuse famille la pénétrait d'horreur et de pitié ; elle ne s'occupa qu'à penser au parti qu'il lui conviendrait de prendre dans cette occurrence. Elle n'hésita pas à décider qu'elle ne les accompagnerait point dans leur fuite; le tort irréparable qu'elle avait déjà fait à sa fortune lui paraissait plus que suffisant ; elle n'avait que trop satisfait aux idées les plus romanesques qu'on pût jamais se former des devoirs qu'imposaient l'amitié et la bienfaisance. Elle s'occupa dès-lors des moyens de sortir d'une maison dont la ruine était assurée, et malgré les obstacles qui pouvaient l'empêcher d'habiter chez M. Delvile son tuteur, elle ne crut pas pouvoir choisir un autre asyle.

Elle était encore irrésolue, lorsqu'elle reçut un message de la part de M. Arnott, qui la priait de lui accorder un moment d'entretien. Elle descendit sur le champ, et le trouva dans la plus grande détresse. Oh ! mademoiselle Beverley, s'écria-t-il, que puis-je faire pour ma sœur ? Comment appaiser sa douleur ? n'allez pas

croire que mon intention, en demandant à vous parler, ait été de vous envelopper dans notre infortune; votre générosité n'a déjà été que trop indignement abusée; tout ce que je desirais, était de vous consulter sur ce que je pourrais faire pour ma sœur.

Cécile, après avoir un peu réfléchi, proposa à M. Arnott d'engager M. Harrel de laisser sa femme en Angleterre, et qu'alors ils se chargeraient d'elle. Hélas! s'écria-t-il, j'ai déjà fait cette proposition; mais son mari ne veut pas partir sans elle; et son humeur est changée, au point que je tremble qu'elle n'ait tout à craindre de lui. Quelle est donc la personne qui a le plus de crédit sur son esprit? dit Cécile, enverrons-nous chercher le chevalier Floyer pour appuyer notre demande? M. Arnott y consentit; la crainte qu'il eut de perdre sa sœur, lui faisant oublier combien il lui en aurait coûté en toute autre occasion, pour recourir à la médiation d'un rival.

Le baronnet arriva sur le champ.

Cécile ne voulant pas lui parler elle-même, le laissa avec M. Arnott, et attendit dans la bibliothèque le résultat de leur conférence. Une heure après, madame Harrel vint en courant à elle ; la source de ses larmes était tarie, elle respirait à peine de joie. Ma très-chère amie, s'écria-t-elle, ma destinée est actuellement entre vos mains, et je suis sûre que vous ne refuserez pas de me rendre heureuse. Qu'est-ce que je puis faire pour vous ? s'écria Cécile, craignant qu'elle ne lui proposât quelque chose d'impraticable ; ne me demandez rien, je vous prie, que je ne puisse vous accorder. Non, non, répondit-elle, tout ce que je vous demande n'exige que de la bonne volonté. Le chevalier Floyer a prié M. Harrel de me laisser en Angleterre ; et il le lui a promis, à condition que vous hâtiez votre mariage, et que vous me receviez ensuite chez vous. Mon mariage! répéta Cécile très-étonnée. Ici elles furent jointes par M. Harrel, qui réitéra la même offre. Vous m'étonnez et me

révoltez l'un et l'autre, s'écria Cécile ; que prétendez-vous me dire, et pourquoi ne vous expliquez-vous pas plus clairement ? Miss Beverley, lui répartit M. Harrel, il faut finir ce badinage, ne plus amuser un gentilhomme aussi estimable que le chevalier Floyer. Il y a déjà long-temps que toute la ville le regarde comme devant être votre époux ; ne différez donc plus à l'accepter ; un peu de bonne foi de votre part vous l'attachera non-seulement pour toujours, mais fera encore honneur à votre franchise. A ces mots, le chevalier parut tout-à-coup, lui fit de grands complimens, tels qu'il n'avait pu jusqu'alors prendre sur lui de lui en faire : il la pria d'un air de confiance de mettre le comble au bonheur auquel il aspirait depuis si long-temps, et de ne pas avoir la cruauté de le retarder encore. Cécile, presque immobile de la surprise que lui causait une attaque aussi vive que hardie, et qui paraissait évidemment avoir été préméditée, eut à peine la force de parler ou de se défendre ; mais au bout d'un

moment, lorsque le chevalier, expliquant son silence en sa faveur, lui dit qu'elle l'avait rendu le plus heureux des hommes. Elle se préparait à sortir, lorsque M. Harrel, d'un ton amer et irrité, s'écria: Cette tyrannie ne finira-t-elle jamais? Et le chevalier la suivant tout-à-fait impatienté, lui dit: Mon incertitude durera-t-elle donc éternellement? Après plusieurs mois de soin et d'attente..... Ceci est, en vérité, trop sérieux, dit Cécile en se retournant. Vous n'avez point dû, monsieur, être en suspens; ma conduite a toujours été uniforme, et n'a cessé de vous témoigner ce que je vous déclare à présent, c'est-à-dire, que votre recherche ne m'est point agréable; ma lettre vous en a assuré; et après l'avoir lue, j'ai peine à concevoir que vous ayez pu en douter. Harrel, s'écria le chevalier, ne m'aviez-vous pas dit..... Bon, bon, répondit l'autre, il est inutile de m'appeler en témoignage. Je n'ai jamais rien vu chez miss Beverley qui annonçât un éloignement plus marqué que celui qui est

ordinaire aux jeunes demoiselles qui se piquent de modestie et de délicatesse. Tout le monde sait que lorsqu'une demoiselle souffre pendant un certain temps les assiduités d'un cavalier, son intention n'est pas de le traiter sévèrement.

Se peut-il, M. Harrel, repartit Cécile, après les conversations que j'ai eues avec vous à ce sujet, que vous osiez persister dans cette erreur volontaire ? Il est absolument inutile de disputer avec quelqu'un qui ne daigne pas écouter la raison, ou de faire des protestations à celui qui prend les refus pour des preuves d'acquiescement. Alors, d'un air de dédain, elle les pria de la laisser passer, et prit le chemin de sa chambre. Madame Harrel s'obstina encore à la suivre ; et la serrant entre ses bras, elle continua à la supplier, par pitié pour elle, de se laisser toucher. Quelle prévention ! s'écria Cécile ? est-il possible que vous aussi, vous puissiez supposer que mon intention ait jamais été d'accepter le chevalier pour époux ? Sans-doute, répondit-elle ; car M. Harrel

m'a dit mille fois que, quoique vous fissiez la difficile, vous finiriez par être à lui.

Cécile, doublement irritée contre M. Harrel, ne le fut plus contre sa femme, dont l'erreur lui faisait excuser la conduite. Elle l'assura de la manière la plus forte, que sa répugnance pour le baronnet était insurmontable ; mais qu'elle se ferait un plaisir de lui rendre, à elle-même, tous les services qu'elle pourrait raisonnablement exiger d'elle. Cécile résolut alors de se rendre chez madame Delvile, de lui faire part de la nécessité où elle se trouvait de changer de logement, et de se décider d'après la manière dont elle la recevrait.

Elle allait sortir lorsque M. Monckton arriva, pour lui demander un moment d'audience. Miss Beverley, lui dit-il, vous devez, sans perte de temps, fuir cette maison ; c'est un repaire de fraude, d'injustice, un théâtre d'horreur, indigne par conséquent de vous posséder. Elle l'assura que dans ce même moment elle se préparait à la quitter. J'ai pris

soin, repartit-il, depuis quelque temps d'éclairer toutes les démarches de M. Harrel; et les informations que je me suis procurées ce matin sont des plus alarmantes. J'ai su qu'il avait passé l'avant-dernière nuit tout entière à jouer; qu'enivré par une veine de bonheur, il est resté le jour suivant à faire la débauche avec ses amis; et la nuit dernière, ayant recommencé de jouer, il a perdu non-seulement tout ce qu'il avait gagné, mais encore beaucoup plus qu'il ne peut payer. Ne doutez donc pas qu'il n'ait recours à vous pour en obtenir du secours. Il continue à vous regarder comme sa ressource dans les cas de nécessité; et tant qu'il vous verra chez lui, il se croira toujours à l'abri du danger. Tout conspire, en effet, dit Cécile, plus révoltée que surprise de ce qu'elle venait d'entendre, à m'obliger de quitter cette maison; je ne crois cependant pas que M. Harrel s'attende à de nouveaux secours de ma part. Il est entré ce matin dans le sallon sans me parler; il en a agi si brutalement

avec sa femme, qu'il doit bien avoir senti que sa conduite me déplaisait. Il m'a dévoilé par-là un trait de son caractère, qui m'était inconnu; quelque fût la mauvaise opinion que j'eusse conçue de lui, je n'aurais jamais soupçonné qu'il pût se rendre coupable d'une pareille atrocité. Le caractère d'un joueur, dit M. Monckton, dépend uniquement de sa bonne ou de sa mauvaise fortune; chaque coup de dez varie son humeur; il est enjoué, gai, tranquille, bourru ou sauvage, sans que son naturel ou ses principes y ayent la moindre part; il est uniquement gouverné par les caprices du hasard.

Cécile lui fit part alors de la scène qu'elle venait d'avoir avec le chevalier Floyer. Il y a long-temps, s'écria-t-il, que je m'attendais à cette manœuvre. M. Harrel, quoiqu'artificieux et intéressé, n'est cependant pas fort habile. Le projet qu'il avait formé aurait pu réussir avec certaines femmes, et delà il en a conclu qu'il réussirait avec toutes. Beaucoup

ont été subjuguées par la constance, un plus grand nombre encore par l'impudence. Il a supposé qu'en réunissant deux moyens aussi puissants en faveur du baronnet, il surmonterait tous les obstacles. En vous assurant que le public croyait votre mariage arrêté, il espérait vous persuader qu'il n'y avait plus d'autre ressource, et par la vivacité et la promptitude de l'attaque, de vous épouvanter et de vous décider à conclure. Je ne saurais, répondit Cécile, le justifier même dans mon esprit; car il n'aurait jamais été aussi empressé à favoriser les prétentions du chevalier, dans l'affreux désordre où se trouvent actuellement ses affaires, s'il n'y avait été poussé par quelque motif secret. Ses projets et ses artifices seront au reste fort inutiles, et ne réussiront point avec moi; vos avertissements, vos conseils, aidés de ma propre expérience, m'ont convaincue de l'inutilité de ce que je pourrais faire pour lui, et me mettront en garde pour l'avenir contre toutes ses tentatives. N'ayez

pas trop de confiance en vos propres forces, lui dit M. Monckton; vous ne connaissez pas encore toutes les ruses et les inventions auxquelles il pourrait avoir recours pour vous dépouiller. Quelque soit le parti qu'il choisisse, en vous menaçant de recourir au poignard ou au poison, il est sûr de réussir. Un cœur aussi généreux que le vôtre, ne sera en sûreté que par une prompte fuite. Vous étiez prète à sortir, m'avez-vous dit, lorsque je suis entré... et où vouliez-vous aller? A la place de Saint-James; répondit-elle en rougissant. — Réellement... Le jeune Delvile est donc prêt à partir? — A partir... Non... je ne le crois pas... — Non? je ne l'imaginais qu'à cause du choix que vous faisiez de sa maison pour y résider. — Ce n'est pas un choix volontaire, s'écria vivement Cécile; mais en est-il aucune qui ne soit préférable à celle de M. Briggs? — Il est vrai, repartit froidement M. Monckton, que je n'aurais pas même supposé que vous eussiez pensé a l'habiter, si je n'eusse observé

observé jusqu'à présent que vous aviez toujours sacrifié vos commodités à ce qui vous paraissait honnête et décent.

Cécile, frappée d'un éloge qui avait assez l'air d'un reproche, et empressée de justifier sa délicatesse, protesta, après avoir hésité un moment, pendant lequel M. Monckton fut trop adroit pour interrompre ses réflexions, qu'elle irait incessamment chez M. Briggs, pour voir s'il y aurait la moindre possibilité qu'elle s'établit chez lui ; et qu'avant cette démarche, elle ne ferait aucune tentative pour se procurer un logement ailleurs. — quand comptez-vous y aller ? Je ne sais pas encore, répondit-elle en hésitant ; peut-être cet après-midi. — Et pourquoi pas ce matin ? — Je ne saurais sortir ce matin, il faut que je reste avec madame Harrel. — Vous pensiez différemment à mon arrivée ; vous ne craigniez pas alors de la quitter.

L'empressement de Cécile à changer de demeure n'était plus le même, et elle aurait souhaité qu'on l'eût laissée réflé-

chir tranquillement au nouveau plan qu'elle s'était tracé. Mais M. Monckton lui représenta si vivement le risque qu'il y aurait de prolonger son séjour dans la maison d'un homme aussi dangereux que M. Harrel, qu'il l'engagea à la quitter sur le champ.

# CHAPITRE VII.

## *Habitation d'un Avare.*

MONSIEUR Briggs se trouva chez lui. Cécile lui communiqua, sans préambule et en peu de mots, les raisons qui l'engageaient à desirer de quitter M. Harrel et ajouta que, s'il lui était possible de la loger, elle serait charmée de résider avec lui jusqu'à sa majorité. Oui, oui, s'écria-t-il, je suis très-content, je vous recevrai de tout mon cœur. M. Harrel, sûrement, a bien fait ses affaires avec vous.

Cécile commença, en voyant la chambre qu'il lui destinait, et le délabrement des meubles qu'elle renfermait, à se repentir de lui avoir fait connaître le sujet de sa visite; car elle vit qu'il lui serait absolument impossible de s'accoutumer jamais à une telle habitation. Elle aurait seule-

ment souhaité que M. Monckton eût été présent, pour juger par lui-même combien son projet était peu praticable. Tout ce qu'il lui restait actuellement à faire, était donc de rétracter ce qu'elle avait avancé; et de se retirer de chez M. Briggs. Elle était fâchée cependant de ce que le seul de ses tuteurs chez lequel il lui convenait d'habiter, eût trouvé moyen, par sa bassesse, son avarice et sa grossièreté, de rendre les richesses méprisables, l'opulence inutile, et l'économie odieuse; et que le choix de son oncle fût ainsi malheureusement tombé sur l'avare le plus vil et le plus abject, dans une ville sur-tout où l'abondance, l'hospitalité et la splendeur régnaient, et dont les principaux habitants, long-temps renommés pour leur opulence et leur probité, se distinguaient alors par leur magnificence et leur libéralité.

# CHAPITRE VIII.

## *Déclaration.*

Cécile retourna chez M. Harrel. Dès que M. Arnott l'apperçut, il fut à sa rencontre en lui disant, votre absence nous a tous alarmés, mademoiselle. Ma sœur n'espérait plus de vous revoir; son mari craignait que vous n'eûssiez divulgué son prochain départ; et nous avons tous redouté que votre intention ne fût de ne plus revenir. Je suis fâchée de ne vous avoir pas parlé avant de sortir, dit Cécile; j'ai pensé que vous étiez trop occupés pour vous appercevoir de mon absence. Je vous avoue que j'ai eté préparer tout pour mon changement d'habitation; je n'ai cependant jamais compté quitter votre sœur sans prendre congé d'elle, ni sans en prévenir le reste

de la famille. M. Harrel est-il toujours décidé à partir ? Je le crains, dit-il, j'ai fait tout ce que j'ai pu pour l'en dissuader, et ma pauvre sœur n'a cessé de pleurer. En vérité, si elle persiste à ne recevoir aucune consolation, je crois que je finirai par consentir à tout ce qu'elle voudra ; car je ne saurais supporter la vue de son désespoir. Vous êtes trop généreux et trop bon, répondit Cécile, et je dois alors vous engager à fuir le danger qui vous menace. Ah, mademoiselle! s'écria-t-il, le plus grand danger pour moi est de n'avoir pas le courage de fuir.

Il était impossible que Cécile ne le comprît pas. Elle ne l'en plaignit pas moins, et ne voulut pas le punir des sentiments qu'il lui découvrait, en l'abandonnant au péril auquel son cœur l'exposait. Elle lui dit donc, avec douceur : Je veux, M. Arnott, m'expliquer franchement avec vous. Il est facile de s'appercevoir que la ruine inévitable, dont M. Harrel est menacé, est prête à

s'étendre jusqu'à son beau-frère ; mais que cet aveuglement sur l'avenir, que nous lui avons si souvent reproché, et dont nous nous sommes affligés pour lui, ne s'empare pas de vous à votre tour. Attendons qu'il ait renoncé à toutes ses liaisons, et qu'il ait absolument changé sa manière de vivre ; sans quoi, tout ce qu'on pourrait faire, et tout l'argent que vous lui avanceriez, finirait par être perdu au jeu. Conservez donc vos bonnes intentions jusqu'au moment où elles pourront lui être de quelqu'utilité : pour le présent, croyez-moi, sa raison est tout aussi altérée que sa fortune. Est-il possible, mademoiselle, répondit M. Arnott d'un ton de surprise et de satisfaction, que vous daigniez vous intéresser à ce que je deviendrai, et que la part que j'aurais à la ruine de cette maison, soit en la partageant, ou en m'en garantissant, ne vous soit pas tout-à-fait indifférente ? Non, certainement, répondit Cécile ; comme frère d'une des amis de mon enfance, je ne

serai jamais insensible à votre sort. Comme son frère! repartit-il ! Ah ! si quelqu'autre lien..... Cécile avait des raisons de s'attendre depuis si long-temps à cette espèce de déclaration : cependant elle ne put l'entendre qu'avec un certain attendrissement ; et le regardant avec bonté, elle lui dit : M. Arnott, vos attentions et vos égards pour moi me font honneur, peut-être serait-il à desirer pour l'un et pour l'autre qu'ils n'allâssent pas plus loin ; reglez-les sur mon mérite, et comptez alors sur ma reconnaissance.

Votre refus est si poli, s'écria-t-il, que, n'ayant jamais osé me flater que vous daignâssiez accepter ma main, je trouve au moins du soulagement à avoir pu vous faire connaître mes sentiments. Permettez-moi, avant que de vous quitter, de vous exposer ma situation et de vous demander des conseils. Je vous avouerai donc que les cinq mille livres que j'avais dans les fonds publics, de même qu'une somme assez considérable entre les mains d'un banquier, ont déjà



servi à calmer les créanciers de M. Harrel. Je regarde cet argent comme perdu. Je suis trop faible, je ne saurais refuser; et il est sûr que ma sœur ne se trouverait pas dans la détresse où elle est actuellement, s'il me restait quelque chose à donner : je n'ai plus que mes terres à vendre, et je n'ai que cette ressource pour tirer M. Harrel de sa funeste situation. Je suis fâchée, répondit Cécile, de me trouver forcée à parler défavorablement d'une personne qui vous touche de si près; permettez cependant que je vous le demande : pourquoi l'en tirerait-on? et que ferait-il à présent de mieux? N'était-il pas menacé depuis long-temps de tous les malheurs qui viènent de l'accabler? Ne l'en avez-vous pas averti vous et moi? et les cris de ses créanciers n'ont-ils pas retenti à ses oreilles? Quel effet cela a-t-il produit? Il n'a jamais rien voulu changer à sa manière de vivre; il a continué à satisfaire toutes ses fantaisies; il n'a ni diminué sa dépense, ni même pu se plier à la moindre réforme. Les excès ont suivi

les excès; il est devenu tous les jours plus prodigue et plus extravagant, et ses extravagances ont toujours été plus dangereuses. Ainsi, il nous a forcés par son affreuse conduite à l'abandonner à sa destinée. Lorsque son sort sera décidé, je vous aiderai moi-même, par considération pour Priscille, à sauver ce qui sera possible des débris de sa fortune. Vos conseils, mademoiselle, sont aussi sensés que généreux; à présent que je sais ce que vous pensez, je veux m'y conformer entièrement; je serai, à l'avenir, aussi ferme contre toutes ses attaques, que j'avais été faible jusqu'ici.

Cécile se retirait; mais l'arrêtant de nouveau, il lui dit : Vous avez parlé, mademoiselle, de changer de demeure; il est bien temps que vous vous épargniez la vue de ce triste spectacle; j'espère cependant que vous resterez ici encore aujourd'hui, M. Harrel ayant assuré qu'en le quittant plutôt, vous hâteriez sa ruine totale. Je prie le ciel de l'en préserver, dit Cécile; car je compte m'en

aller aussi-tôt qu'il me sera possible. M. Harrel, répondit-il, ne s'est point expliqué; j'imagine qu'il craint que, venant à abandonner sa maison dans cette conjoncture critique, vous ne fassiez naître des soupçons du projet qu'il médite de quitter le royaume, et que ses créanciers ne prènent des mesures pour en prévenir l'exécution. A quel triste état, s'écria Cécile, vient-il de se réduire! Je ne veux cependant pas être la cause volontaire de son malheur; et si vous croyez que ce délai soit si important à sa sûreté, je consens à rester ici jusqu'à demain matin.

M. Arnott, en la remerciant de sa condescendance, eut peine à retenir ses larmes; et Cécile satisfaite de lui avoir fait cette grâce plutôt qu'à M. Harrel, passa dans son appartement pour écrire à madame Delvile, et pour lui faire entrevoir la position dans laquelle elle se trouvait, sans néanmoins lui faire connaître celle de M. Harrel. La réponse fut telle qu'elle pouvait le desirer, elle

se flata dès-lors que, placée une fois dans la même maison que madame Delvile, quels que fussent les engagements ou la conduite de son fils, elle ne pouvait manquer d'être heureuse.

# CHAPITRE IX.

## *Conscience d'un Joueur.*

CES réflexions occupaient Cécile, lorsqu'on vint lui parler de l'état du désespoir de M. Harrel; elle accourut, et son amie l'informa du nouveau sujet qu'elle avait de s'affliger. M. Harrel lui avait déclaré qu'il ne pouvait se procurer l'argent nécessaire pour son voyage, sans risquer qu'on ne découvrît son dessein, et d'être arrêté par ses créanciers; qu'en conséquence, il l'avait chargée, *par le moyen de son frère ou de ses amies*, de lui procurer *trois mille livres*, parce qu'une moindre somme ne suffirait pas pour vivre dans l'étranger, et qu'il ne connaissait aucune voie dont il pût se servir pour tirer par la suite de l'argent d'Angleterre. Lorsqu'elle avait hésité à faire ce qu'il desirait, il

s'était mis en fureur, et l'avait accusée d'avoir occasionné ses malheurs par sa négligence et le peu d'ordre qui avait régné dans sa maison; et l'avait assurée que si elle ne trouvait pas cette somme, elle devait s'attendre au sort qu'elle méritait, qui était de mourir de faim dans une prison étrangère, jurant que telle serait leur fin à l'un et à l'autre.

Il serait impossible d'exprimer l'horreur et l'indignation que ce récit inspira à Cécile. Elle vit clairement qu'on allait encore essayer de l'intimider; elle sentit toute la prudence des conseils de M. Monckton, qui ne s'était point trompé dans ses prédictions. Cependant elle était mortifiée d'être obligée de souffrir que tout le poids de ces importunes sollicitations tombât sur M. Arnott, incapable d'y résister, et qui en serait vraisemblablement accablé. Lorsque madame Harrel fut en état de continuer sa narration, elle apprit avec surprise que tous ses efforts auprès de son frère avaient été vains. Il n'a pas voulu m'écouter, con-

tinua-t-elle, et c'est la première fois que cela lui arrive : ainsi me voilà privée de ma dernière ressource ; tout m'abandonne, jusqu'à mon frère ; et il n'y a plus personne au monde de qui je puisse attendre le moindre secours.

Ce serait avec empressement, avec satisfaction, que je chercherais à vous en procurer, s'écria Cécile, s'il ne s'agissait que de vous seule ; mais fournir de nouveaux aliments au feu qui vous consume..... Non, non, je suis sans pitié pour le jeu et les joueurs, et jamais aucune considération ne me fera changer de sentiment, ni ne pourra m'émouvoir en leur faveur.

Madame Harrel ne lui répondit d'abord que par des pleurs et des lamentations ; mais ensuite elle s'écria douloureusement : Oh ! miss Beverley, que vous êtes heureuse ! opulente, jouissant de richesses dont vous n'avez nul besoin..... Qu'une seule année de vos revenus nous serait utile ! Cette somme suffirait à nous tirer de

notre misère, et rien ne nous obligerait plus à nous expatrier.

Cécile, frappée d'une insinuation qui avait si fort l'air d'un reproche, et piquée de voir que, quoiqu'elle eût déjà fait beaucoup, on ne croyait jamais qu'elle eût fait assez, tant qu'il lui resterait encore quelque chose à donner, eut peine à s'empêcher de lui demander ce qu'elle attendait encore d'elle après ce sacrifice, et s'il lui serait permis de conserver une partie de sa fortune. La profonde affliction de madame Harrel eut bientôt dissipé son ressentiment; et croyant qu'il y aurait de l'injustice, dans sa triste situation, de la rendre responsable de ce qu'elle disait, elle lui répliqua avec bonté, après un moment de réflexion: comme l'opulence est une affaire purement idéale et de comparaison, il n'est pas étonnant que vous me regardiez actuellement comme trop bien partagée du côté des richesses; mais il n'y a qu'un moment que votre situation paraissait aussi digne d'être enviée que la mienne peut

l'être à présent. Mon sort n'est point encore décidé, et le besoin que je pourrai avoir de ma fortune m'est encore inconnu ; cependant, soit que je la possède tranquillement ou avec inquiétude ; soit qu'elle fasse ma félicité, ou me soit à charge, aussi long-temps qu'il me sera permis d'en disposer, je me rappelerai toujours avec plaisir les droits qu'une ancienne amitié donne à madame Harrel sur mes biens et sur moi-même. Permettez que j'ajoute que je ne me crois point tout-à-fait aussi indépendante que vous vous l'imaginez. Il est vrai que je n'ai aucun parent à qui je sois dans le cas de rendre compte de ma conduite ; mais la vénération que j'ai pour la mémoire des miens supplée à ce défaut d'autorité ; et je ne saurais, dans la disposition des biens qu'ils m'ont transmis, m'empêcher de réfléchir quelque fois à la manière dont ils auraient desiré qu'ils eussent été employés ; je n'oublie jamais que ceux qui ont été acquis par l'industrie et le travail, ne doivent point être dissipés par l'oisiveté

et le luxe. Pardonnez, si j'ose vous parler aussi franchement ; vous me trouverez tout aussi sincère dans mon empressement à vous servir, que je l'ai été en vous parlant de votre situation.

Les pleurs furent encore la seule réponse de madame Harrel. Cécile, qui plaignait sa faiblesse, resta patiemment auprès d'elle en continuant ses attentions jusqu'au moment où l'on vint avertir que le dîner était servi. Madame Harrel ne put rien manger. Cécile, pour ne point éclairer les domestiques, se garda bien de suivre son exemple. M. Harrel mangea comme à son ordinaire, parla pendant tout le dîner, fut extrêmement poli avec Cécile ; rien dans ses manières ne put faire soupçonner le dérangement de ses affaires. Il pria ensuite sa femme de passer dans un autre appartement ; il s'informa du succès de ses tentatives auprès de son frère et de Cécile, et apprenant qu'elles avaient été inutiles, il sortit avec précipitation en disant : *Si ceci me manque.....* Sa manière de les quitter, et la menace

que renfermaient ces paroles augmentèrent les terreurs de madame Harrel, et alarmèrent extrêmement Cécile. Elles restèrent ensemble jusqu'à l'heure du thé, et défendirent qu'on laissât entrer personne. M. Harrel revint alors, et au grand étonnement de Cécile, amena M. Marriot avec lui. Il présenta ce jeune homme aux deux dames, comme une personne dont il desirait fort de cultiver la connaissance et l'amitié. Madame Harrel le vit entrer avec un peu de surprise, après quoi elle n'y pensa plus. Il n'en fut pas de même de Cécile, dont l'esprit plus clairvoyant lui fit faire des réflexions plus sérieuses. Il n'y avait que quelques semaines que M. Harrel s'était opposé aux visites de M. Marriot; et à présent il l'introduisait lui-même, et le recevait avec la distinction la plus flatteuse; il revenait de la meilleure humeur possible, et bien différent de ce qu'il était en sortant. Un changement aussi subit dans sa conduite et dans ses manières lui fit penser qu'il fallait qu'il en fût arrivé

un aussi singulier dans sa situation ; elle ne pouvait au reste imaginer de quelle nature il pouvait être. Les conseils et les avis que M. Monckton lui avait récemment donnés, lui firent naître les soupçons les plus funestes. Ces soupçons furent confirmés par la manière d'agir de M. Harrel ; il poussa la civilité pour M. Marriot jusqu'à l'excès ; il ordonna tout haut que si le chevalier Floyer venait, on lui dît qu'il n'y avait personne. Il fut beaucoup plus attentif avec Cécile qu'à l'ordinaire, et fit tout ce qu'il put pour procurer à ce jeune homme l'occasion de l'entretenir.

Indignée de la conduite de M. Harrel, et révoltée des poursuites de M. Marriot, Cécile résolut de faire tout ce qui dépendrait d'elle pour le détromper. Elle usa pour cet effet de la plus grande réserve ; et dès qu'on eut fini de prendre le thé, malgré les efforts qu'on fit pour la retenir, elle se retira dans son appartement, sans alléguer aucune excuse, se contentant de dire simplement qu'il

lui était impossible de rester plus long-temps.

Madame Harrel vint bientôt lui dire que son mari ne partirait pas, et que s'il trouvait mille livres, il pourrait donner une bonne tournure à ses affaires. Cécile ne lui répondit rien; elle pensa qu'il était question de quelque nouvelle ruse pour se procurer de l'argent, et elle prévit que M. Marriot était la victime qu'on avait choisie. Madame Harrel n'ayant donc rien obtenu de Cécile, la quitta d'un air extrêmement confus, en disant qu'elle allait envoyer chercher son frère, et éprouver s'il avait encore quelqu'affection pour elle.

Cécile ne parut que lorsqu'on vint l'avertir que le souper était servi. Elle trouva M. Marriot. Il n'y eut que lui d'étranger; et M. Arnott ne parut point. Elle prit alors le parti de leur communiquer sa résolution d'aller habiter le lendemain la maison de M. Delvile. A cette nouvelle, madame Harrel témoigna tout haut sa surprise, et M. Harrel parut éperdu: tandis que le jeune Marriot le regardant

d'un air de reproche et de ressentiment, prouva incontestablement à Cécile qu'il imaginait avoir acquis le droit d'être reçu, et de la voir toutes les fois qu'il le jugerait à propos; et que le parti qu'elle prenait dérangeait toutes ses mesures.

Cécile pensant, après tout ce qui s'était passé, qu'il suffisait qu'elle annonçât son intention, se leva, et retourna dans son appartement.

Elle fut bientôt suivie par madame Harrel, qui lui dit : O miss Beverley, auriez-vous la cruauté de m'abandonner? Je vous supplie, madame, répondit-elle, de nous épargner à l'une et à l'autre de plus longues explications : il y a déjà bien du temps que je renvoie mon départ, et il m'est impossible de le différer davantage.

Cette résolution jeta madame Harrel dans le plus grand accablement. Cécile, lassée des vains efforts qu'elle faisait pour la consoler, employa les plus fortes raisons pour lui faire sentir la nécessité indispensable qu'il y avait qu'elle s'éloignât, et l'extrême faiblesse qu'il y aurait à souhaiter de continuer à vivre comme

elle avait fait jusqu'à présent, accumulant dette sur dette, et ajoutant infortune à infortune. Enfin, madame Harrel, plutôt contrainte que persuadée, déclara qu'elle consentirait point à partir, si elle ne craignait que son mari n'en usât mal avec elle; qu'il s'était déjà comporté très-brutalement, prétendant qu'elle avait causé sa ruine, et la menaçant si, avant la nuit prochaine, elle ne lui procurait ces mille livres, qu'elle serait traitée comme ses dissipations et sa folie le méritaient. Croit-il donc, dit Cécile avec la plus grande indignation, que vos terreurs auront le pouvoir de me réduire à faire tout ce qu'il lui plaira? Oh non, s'écria madame Harrel, non; il n'espère qu'en mon frère. Il est certainement persuadé qu'il suffit que je le presse et le prie de quelque chose, pour qu'il m'accorde ce que je lui demanderai, comme il l'a toujours fait jusqu'à présent.

Cécile, qui savait bien qu'elle était elle-même la cause de la résistance de M. Arnott, sentit ses résolutions s'affaiblir;

elle supplia madame Harrel de se retirer, et de tâcher de passer tranquillement la nuit, lui promettant de réfléchir à ce qu'il serait possible de faire pour elle. Elle avait été sa première, et autrefois sa meilleure amie; les conseils de Cécile la privaient maintenant de la ressource assurée qui lui restait dans son frère; il lui paraissait qu'il y aurait de la cruauté à refuser de la secourir dans cette circonstance, quoiqu'il y eût de l'équité à ne donner aucun secours à son mari; elle chercha donc à accorder sa raison avec sa pitié, et convint que, quoiqu'elle ne voulût plus rien donner à M. Harrel, tandis qu'il resterait à Londres, cela n'empêcherait pas que de temps en temps elle ne fournît à ses besoins, lorsqu'il serait une fois établi ailleurs, et qu'il y vivrait avec plus de sagesse et d'économie.

CHAPITRE

## CHAPITRE X.

### *Persécution.*

LE lendemain matin, madame Harrel vint pour savoir le résultat de ses réflexions. Cécile, avec cette prévenance gracieuse, qui accompagnait tous ses bien-faits, l'assura que les mille livres qu'elle desirait lui seraient accordées, pourvu qu'elle consentît à chercher une retraite paisible, et à les recevoir à différentes époques et en petites parties, de cinquante ou cent livres à la fois, qui lui seraient soigneusement remises, et, qui n'étant délivrées qu'à elle, lui assureraient un meilleur traitement de la part de M. Harrel, et seraient un motif de plus pour qu'il lui rendît sa première affection.

Madame Harrel courut promptement, et très-satisfaite, communiquer cette

proposition à son mari ; mais elle revint bientôt, l'air abattu, lui dire que M. Harrel avait protesté qu'il lui était impossible de partir avant d'avoir touché cette somme. Pour cet effet, dit-elle, j'irai moi-même, après déjeûner, chez mon frère ; car je m'apperçois bien, qu'inhumain comme il l'est devenu à mon égard, il ne viendra pas me chercher, et si je ne réussis pas auprès de lui, je ne crois pas que je revienne jamais. Cécile, piquée et trompée dans son attente, lui répondit : J'en suis fâchée pour M. Arnott ; quant à moi, j'ai fait tout ce que je pouvais. Madame Harrel la quitta, et Cécile alla se préparer pour son départ. Elle envoya d'avance ses livres, ses malles, et tout ce qui lui appartenait.

M. Harrel apprenant que Cécile se disposait à sortir de chez lui, fut accablé ; s'étant un peu remis, il lui dit avec amertume : Eh bien ! miss, puis-je vous supplier de rester encore ici jusqu'à ce soir ? non, monsieur, répondit-elle.

froidement. Je vais partir à l'instant. Et ne voulez-vous pas, dit-il avec encore plus d'aigreur, vous procurer auparavant le plaisir de voir les sergents s'emparer de ma maison, et votre amie Priscille me suivre en prison? Bon dieu, monsieur! s'écria Cécile, pouvez-vous me faire une pareille question? Est-ce là le traitement que j'ai mérité? Oh non! s'écria-t-il avec vivacité; si je pensais ainsi..... Se levant ensuite, et se frappant le front, il se mit à marcher avec beaucoup d'agitation. Madame Harrel se leva aussi, et se retira en pleurant amèrement.

Voulez-vous du moins consentir, dit Cécile après qu'elle fut partie, à laisser Priscille avec moi, jusqu'à ce que vos affaires soient arrangées? Lorsque j'irai habiter ma propre maison, elle m'y suivra; et en attendant, je suis sûre que celle de M. Arnott lui sera toujours ouverte. Non, non, répondit-il; elle est indigne d'une pareille indulgence; elle n'a nulle raison de se plaindre; elle a

été tout aussi négligente, aussi prodigue et aussi mauvaise ménagère que moi; elle ne s'est embarrassée ni de son mari, ni de ses affaires; et actuellement elle ne s'afflige que de la perte de cette opulence, qu'elle-même a tant accélérée. Toutes les récriminations, repartit Cécile, sont inutiles. Combien d'autres reproches madame Harrel ne pourrait-elle pas vous faire à son tour! Mais ne nous appesantissons pas davantage sur ce triste sujet; le parti le plus prudent et le plus convenable serait actuellement de chercher par la douceur à vous consoler l'un et l'autre. Consolation et douceur, s'écria-t-il brusquement, ne sont plus de saison. J'ai donné ordre qu'une chaise de poste se trouvât ce soir devant ma porte; et si vous consentez à rester jusqu'alors, je vous laisserai libre, sans rien exiger de plus. Puissé-je être damné, plutôt que de vivre assez long-temps pour voir la scène que votre départ ne saurait manquer d'occasionner! Mon départ, s'écria Cécile toute tremblante. Bon dieu! et

comment mon départ pourrait-il avoir des suites aussi funestes ? ne me le demandez pas, repartit-il fièrement; exiger de moi des réponses ou des raisons à présent! La crise approche; et arrive ce qui pourra, tout vous sera bientôt dévoilé. En attendant, ce que je vous ai dit est sûr et immuable. Il faut ou précipiter ma fin, ou me fournir les moyens de l'éviter : tout comme vous jugerez à propos. Votre décision m'est assez indifférente; rappelez-vous cependant l'unique grace que j'exige de vous, c'est que vous différiez votre départ : tout ce qui me reste d'ailleurs à espérer doit me venir de M. Arnot. En finissant ces derniers mots, il sortit de l'appartement.

Cécile reprit alors toute sa faiblesse. En vain appela-t-elle à son secours les conseils, les prédictions, les préceptes de M. Monckton; en vain se ressouvint-elle des artifices qu'elle avait déjà vu employer; ni les avertissements de son guide ni sa propre expérience, ne furent capables de dissiper la terreur que des menaces

aussi redoutables lui inspiraient ; et quoiqu'elle prît plusieurs fois le parti de fuir, à tout événement, et de se dérober à une tyrannie qu'il avait si peu de droit de s'arroger, le souvenir seul de ces terribles paroles : « Puissé-je être damné plutôt » que de vivre assez long-temps, » lui ôtait tout le courage qui lui restait. Quoiqu'elle fût préparée de longue main à cet assaut, lorsque le moment arriva, il lui fut impossible de le soutenir. Pendant qu'elle était dans cette perplexité, elle reçut une lettre de M. Arnott, qui apprenait que pour suivre ses conseils, il avait quitté Londres, jusqu'à ce que le sort de M. Harrel fût décidé.

Au plus fort de ses craintes, pour elle-même et pour ses intérêts, Cécile ne put s'empêcher d'apprendre avec plaisir que M. Arnott se fût du moins dérobé à la fureur de l'orage qui la menaçait, quoique certaine qu'il n'en serait que plus terrible pour elle, et qu'elle redoutât la vue de madame Harrel, après qu'elle aurait été instruite de sa fuite. Son attente

ne fut que trop promptement remplie : peu de tems après madame Harel entra à pas précipités, et d'un air égaré, en s'écriant : mon frère s'en est allé ! Il m'a quittée pour toujours ! Oh ! sauvez-moi, miſs Beverley ; sauvez-moi des affronts et des menaces ! Elle versa tant de larmes, qu'il ne lui fut plus possible de prononcer un seul mot. Cécile, tourmentée à l'excès de ces persécutions, lui demanda tristement ce qu'elle pouvait faire pour elle. Envoyez, s'écria-t-elle, chez mon frère, et priez-le de ne pas m'abandonner. Envoyez chez lui, et conjurez-le de m'avancer ces mille livres.... La chaise est déjà ordonnée... M Harrel est décidé à partir : il dit que, sans cet argent, nous mourrons de faim dans un pays étranger. .... Oh ! envoyez chez mon barbare frère ; il a défendu qu'on lui fît rien parvenir de ce qui viendrait de toute autre part que de la vôtre.

Cécile, quoique très-touchée et presque attendrie, refusa cependant de faire aucune démarche auprès de M. Arnott,

et crut qu'elle devait avouer que c'était elle qui lui avait conseillé de s'éloigner. Avez-vous pu être assez cruelle, s'écria madame Harrel avec encore plus de violence, pour m'enlever le seul ami qui me restait, pour me priver de l'affection et des attentions d'un frère, précisément au moment où je suis forcée à quitter le royaume avec un mari prêt à m'ôter la vie, et qui assure ne pouvoir plus souffrir ma vue; et cela uniquement parce que je ne saurais lui procurer l'argent dont il a besoin? O miss Beverley, aurais-je jamais dû m'attendre à un pareil procédé de votre part!

Cécile allait se justifier, lorsqu'un domestique vint avertir madame Harrel que son mari voulait sur le champ, lui parler. Celle-ci, plus effrayée, reprocha à Cécile sa dureté, l'absence de son frère, les mauvais traitements dont elle allait être la victime, la toucha par ses larmes, et elle lui promit d'envoyer chercher son frère, et de faire tout ce qu'elle voudrait; mais lorsqu'elle se disposait à écrire, l'idée

qu'il y aurait de la trahison à l'arracher à une retraite, qu'elle lui avait elle-même conseillée, à l'exposer volontairement à des supplications, desquelles, s'il y prêtait l'oreille, il pourrait s'ensuivre sa ruine totale, elle ne put se résoudre à le rappeler. Quoi! vous pourriez, miss Beverley, avoir la cruauté de vous rétracter? Non, ma pauvre Priscille, répondit Cécile : je ne saurais vous manquer aussi cruellement ; mais personne que moi ne sera victime de ma pitié.... Je ne veux point envoyer chercher M. Arnott..... Ce sera moi qui vous donnerai cet argent. Puisse-t-il servir à l'usage pour lequel je le donne, vous rendre l'affection de votre mari, et votre première tranquillité!

Celle-ci, prenant à peine le temps de la remercier, courut porter cette nouvelle à M. Harrel, qui dit simplement qu'il en était bien aise, et courut lui-même chercher le juif qui devait prêter cet argent. Tout fut bientôt arrangé : Cécile n'eut pas le temps de se rétracter ; et ils n'eurent pas assez de délicatesse pour

s'embarrasser si elle s'en repentait ou non? elle s'obligea donc encore de rembourser, dix jours après sa majorité, le principal et les intérêts de cette nouvelle somme.

La douce satisfaction attachée aux bienfaits ne fut point la récompense de cette générosité, et ne répara point chez Cécile la brèche qu'elle venait de faire à sa fortune ; le chagrin et l'inquiétude, et le regret et le ressentiment accompagnèrent ce présent, et s'emparèrent de son esprit ; elle était persuadée que M. Monckton, ignorant les persécutions auxquelles elle avait été exposée, la blâmerait ; qu'il n'aurait aucune indulgence pour les menaces qu'on avait employées, ou pour les sollicitations auxquelles elle n'avait pu résister.

L'inquiétude de Cécile augmentait par la réflexion ; car, lorsque les droits des créanciers de M. Harrel, ainsi que les torts qu'ils avaient soufferts, vinrent se présenter à son esprit, elle se demanda à elle-même, à quel titre ou de quel droit elle l'avait si libéralement mis en

état, en éludant leurs prétentions, de se soustraire à la peine que la loi prononçait contre lui. Etonnée par cette réflexion, elle se reprocha sévèrement une complaisance dont elle n'avait pas assez prévu les conséquences, et pensa, avec le plus vif chagrin, que, tandis qu'elle se flattait de n'avoir cédé qu'à la pitié et à l'humanité, on l'accuserait peut-être de s'être rendue complice de la fraude et de l'injustice.

A dîner, M. Harrel fut très-poli et de fort bonne humeur. Il remercia vivement Cécile du service qu'elle lui avait rendu, et ajouta gaiement : tous les péchés que vous pourriez commettre pendant une année, ne sauraient manquer de vous être pardonnés, en considération de la bonne œuvre que vous venez de faire. Il la pria ensuite de vouloir bien ne pas les quitter, jusqu'au moment de leur départ. Cécile passa ce temps avec madame Harrel en l'exhortant à montrer du courage, et sur-tout à avoir plus d'é-

conomie lorsqu'elle serait chez l'étranger.

Après le thé, M. Harrel, toujours de très-bonne humeur, sortit, priant Cécile de rester avec sa femme jusqu'à son retour, et promit de ne pas tarder à revenir.

Il ne parut pas le reste de la journée : à onze heures, Cécile voulait se rendre chez madame Delvile, et demandait une voiture, lorsque M. Harrel entra, et leur proposa, d'un air troublé, d'aller au Vaux-Hall. Au Vaux-Hall! répéta madame Harrel, tandis que Cécile pétrifiée, observa sur son visage des signes de désespoir, dont elle fut extrêmement alarmée. Avez-vous donc renoncé au projet de quitter le royaume, dit madame Harrel? non, non. D'où pourrions-nous partir aussi commodément que du Vaux-Hall? Jouissons tandis que nous vivons! J'ai ordonné que la chaise de poste m'y attendît; allons. Auparavant, dit Cécile, permettez-moi de prendre congé de madame et de vous. Ne viendrez-vous pas avec

avec moi, s'écria Mme. Harrel ? Comment puis-je aller seule au Vaux-Hall, répondit-elle; mais si j'y allais, comment reviendrais-je ? Elle reviendra avec vous, répartit M. Harrel, pour peu que cela vous fasse plaisir : vous reviendrez ensemble. Mme. Harrel enchantée, s'écria : O monsieur Harrel, est-il bien vrai que vous consentiez à me laisser en Angleterre ? Oui, répondit-il, d'un ton de reproche, pourvû que vous vous acquittiez mieux des devoirs d'amie, que vous ne vous êtes acquittée de ceux d'épouse, et que miss Beverley consente à se charger de vous. Qu'est-ce que tout cela signifie, s'écria Cécile? Serait-il possible que vous parlâssiez sérieusement ? Comptez-vous réellement partir, et permettez-vous que madame Harrel reste ? — Je partirai, et elle restera.

Madame Harrel était si satisfaite, que la joie lui permettait à peine de respirer. Cécile, de son côté, ne pouvait revenir de son étonnement; M. Harrel, pendant ce temps, se promenait en silence dans l'ap-

partement, sans faire attention ni à l'une ni à l'autre de ces dames. Mais comment, dit enfin Cécile, serait-il possible que j'allâsse avec vous? madame Delvile doit déjà être surprise que je tarde si long-temps; et si je lui manque encore ce soir, elle ne voudra peut-être plus me recevoir. Oh! ne faites aucune difficulté, s'écria madame Harrel extrêmement émue; si M. Harrel veut me laisser en Angleterre, vous ne serez sûrement pas assez cruelle pour vous y opposer. Mais pourquoi, répartit Cécile, penser à aller au Vaux-Hall? Je ne sache point au monde d'endroit moins convenable que celui-là pour une aussi triste séparation. Allons; qu'attendons-nous, dit M. Harrel? Si nous partons pas sur le champ, peut-être nous en empêchera-t-on.

Cécile voulut encore les quitter; madame Harrel au désespoir de son refus, la conjura de la manière la plus pressante, de ne pas l'abandonner et de la sauver de l'exil et de la misère. Allons, s'écria M. Harrel avec emportement, je

ne veux pas attendre une seule minute de plus. Laissez-la donc avec moi, dit Cécile ; je m'acquitterai de ma promesse: celle de M. Arnott, j'ose en répondre, est sacrée aussi ; elle ira en ce moment chez lui ; et dans la suite, elle viendra habiter avec moi ... Laissez-la seulement en Angleterre, et comptez sur nos soins. Non, non, répliqua-t-il, je dois en prendre soin moi-même... Je ne l'emmènerai point ; le seul présent que je puisse lui laisser, est une leçon dont j'espère qu'elle se souviendra toute sa vie. Pour vous, vous pouvez fort bien vous dispenser de nous accompagner. Quoi! s'écria madame Harrel, me laisser au Vaux-Hall, et m'y laisser seule? Qu'importe? lui répondit-il en fureur ; ne souhaitez-vous pas que je vous laisse? avez-vous la moindre affection pour moi ou pour qui que ce soit au monde? vous êtes-vous jamais occupée que de vous-même? cessez donc ces vaines clameurs, et venez à l'instant, sans délai, je l'exige. Déclarant alors avec serment qu'il ne se laisserait pas retenir

plus long-temps, il s'approcha très-irrité pour saisir madame Harrel, qui poussa un cri. Cécile épouvantée, s'adressant à lui: Si vous devez, dit-elle, vous quitter cette nuit, ne vous séparez pas d'une manière aussi cruelle!.... Levez-vous, madame Harrel, et cédez..... Racommodez-vous avec elle, traitez-la avec douceur, M. Harrel... Je consens à l'accompagner... Nous irons tous ensemble. Et pourquoi, s'écria M. Harrel un peu moins durement, quoique très-ému, pourquoi viendriez-vous?... Vous n'avez nul besoin de leçon. A quoi bon vous exposer? Vous feriez beaucoup mieux de nous fuir; et lorsque je serai parti, ma femme pourra vous retrouver.

Madame Harrel ne voulut point absolument que Cécile se séparât d'elle; on garda un profond silence pendant le chemin. Madame Harrel pleurait, son mari ne disait rien, et Cécile était remplie de soupçons inquiétants et agitée de crainte et d'impatience.

## CHAPITRE XI.

### *Homme d'Affaires.*

EN entrant au Vaux-Hall, M. Harrel s'efforça, mais en vain, de déguiser sa mauvaise humeur, et de reprendre sa gaieté ordinaire. Il ne put jamais y parvenir; et sa tristesse reprenait bientôt le dessus. Il leur fit faire plusieurs tours de promenade dans l'endroit où il y avait le plus de monde; il marchait avec tant de vîtesse, qu'à peine pouvaient-elles le suivre. Comme s'il s'était flaté que l'exercice et le mouvement lui rendraient sa première vivacité, tous ses efforts n'ayant rien produit, il devint toujours plus triste, il s'arrêta pour demander une bouteille de vin de champagne, il en but plusieurs verres avec précipitation; après quoi, il les conduisit dans un des endroits les moins fréquentés du

jardin ; et dès qu'ils se trouvèrent hors de la vue de la compagnie, il s'arrêta tout-à-coup, et leur dit avec beaucoup d'émotion : ma chaise sera bientôt prête ; il me reste à vous dire adieu pour long-temps..... Mes affaires sont de nature à ne me pas faire espérer un prompt retour..... Le vin me monte actuellement à la tête, et peut-être serai-je bientôt hors d'état de m'expliquer comme je le voudrais. Je crains d'avoir été trop cruel envers vous, Priscille, et je commence à me repentir de ne vous avoir pas épargné ce triste moment ; ayez cependant soin de vous le rappeler, et pensez-y toutes les fois que vous pourriez être tentée de répéter les extravagances et les dépenses qui ont causé notre ruine.

Madame Harrel pleurait trop pour pouvoir lui répondre. Se tournant ensuite vers Cécile, il lui dit : Ah ! mademoiselle, je n'ose presque m'adresser à vous ! j'en ai agi indignement à votre égard ; je paie bien chèrement mes torts. Je ne vous demande ni pitié ni pardon : j'en connais

trop l'inutilité, et je sens qu'il vous serait impossible de m'accorder ni l'un ni l'autre. Non, s'écria Cécile attendrie, cela n'est point impossible. Je vous les accorde tous deux dans ce moment, et j'espère..... N'espèrez point, dit-il, en l'interrompant; ne soyez pas si facile; je ne saurais soutenir la vue de vos perfections angéliques! Pourquoi des vertus telles que les vôtres sont-elles tombées en des mains si peu dignes de les apprécier! Mais allons, rejoignons la compagnie. Ma tête commence à s'échauffer; j'ai le cœur oppressé; il faut tâcher de surmonter ma tristesse, et de me calmer.

Il remit alors un paquet cacheté à Cécile, et lui dit du ton le plus affectueux: si la lettre qu'il contient avait été écrite un peu plus tard, elle aurait été plus honnête pour ma femme; à présent que le moment de notre séparation approche, tout ressentiment et toute plainte cessent. Pauvre Priscille!. .. Je suis désespéré..... Mais vous ne l'abandonnerez pas, vous lui continuerez vos bontés....

O modèle de perfections ! que ne vous ai-je connue avant d'être si aveugle ! mon sort était décidé..... J'étais déjà perdu et ruiné avant que vous entrassiez chez moi ; allons, venez ; mon courage m'abandonnerait, et je finirais par ne point partir.

Ils regagnèrent bientôt la foule ; M. Harrel s'empara d'un cabinet, et demanda à souper ; madame Harrel et Cécile s'y opposèrent ; il ne fit pas la moindre attention à ce qu'elles disaient ; il engagea à boire avec lui toutes les personnes qu'il rencontra et qu'il connaissait, MM. Marriot, Maurice, le chevalier Floyer. Après s'être livré à un excès qui pouvait favoriser la résolution qu'il avait prise ; il sortit brusquement. Cécile et madame Harrel ne doutèrent pas qu'il n'eût été joindre la chaise qui 'attendait ; mais à peine l'eurent-elles perdu de vue, qu'elles entendirent le bruit d'un coup de pistolet ; elles poussèrent un grand cri, et toutes les personnes qui étaient avec elles sortirent pour en savoir la cause. Elles furent long-temps sans en être instruites ;

ou les tira enfin de cette cruelle incertitude, en leur apprenant le sort de M. Harrel. Le désespoir de madame Harrel, et la douleur de Cécile furent extrêmes. Celle-ci croyant pouvoir être encore utile à son tuteur, sortit pour lui procurer des secours ; elle sût bientôt qu'il n'y avait plus que des ordres à donner pour le conduire au tombeau Lorsqu'elle eut pris toutes les mesures nécessaires en pareille circonstance, elle chercha les moyens d'éloigner son amie d'un lieu qui ne pouvait qu'entretenir son désespoir ; elles n'avaient point de voiture à leurs ordres ; le seul domestique qui les avait suivies était auprès de son maître. Cécile ne voulait point accepter les offres de MM. Floyer et Marriot ; elle sortit du café où elles s'étaient retirées pour voir si elle trouverait quelqu'un qui pût lui procurer une voiture, lorsqu'elle rencontra le jeune Delvile. Oh ! nous sommes en sûreté! M. Delville, s'écria-t-elle, nous allons nous remettre entre vos mains, et je suis sûre que vous nous protégerez. Vous

protéger, répéta-t-il encore avec chaleur ! oui, tant que je vivrai !.... Mais, de quoi s'agit-il ? .... Pourquoi êtes-vous si pâle ?.... Vous trouveriez-vous mal ? Que redouteriez-vous ? Perdant tout-à-coup sa froideur et sa réserve, il la supplia vivement de vouloir s'expliquer. Ne savez-vous pas, s'écria-t-elle, ce qui vient d'arriver ? Avez-vous pu être ici, et ne l'avoir pas entendu ? Entendu, quoi, lui demanda-t-il ? je ne fais que d'arriver : ma mère était inquiéte de ne point vous voir. On lui avait dit que vous n'étiez point encore revenue du Vaux-Hall ; quelques autres circonstances ont encore contribué à l'alarmer, et c'est ce qui m'a engagé à me rendre ici, quoiqu'il fût si tard : au moment où j'y suis entré, je vous ai reconnue. Voilà toute mon histoire : c'est à vous actuellement à me conter la vôtre. Où est votre compagnie ? Où sont M. et madame Harrel ?.. Pourquoi êtes-vous seule ? Oh, ne me faites plus de questions, s'écria-t-elle !

il m'est impossible d'y répondre......
Prenez-nous seulement sous votre protection, et vous ne tarderez guères à apprendre tout ce que vous desirez de savoir.

Elle se hâta de le quitter; et retournant auprès de madame Harrel, elle lui dit qu'elle avait enfin trouvé un moyen sûr et convenable de se rendre chez elle, et la pria de se lever, et de la suivre. MM. Floyer et Marriot se présentèrent, et déclarèrent, chacun en particulier, qu'ils étaient décidés à les accompagner. Non, répliqua Cécile d'un ton ferme, vous prendriez une peine inutile. Madame Delvile vient de m'envoyer chercher, et son fils nous attend.

Cécile, sans leur donner le temps de l'interroger, voulut partir; mais voyant qu'elle n'avait pas assez de force pour soutenir madame Harrel, qu'il fallut plutôt porter que conduire, elle l'abandonna à leurs soins, et prit les devants pour s'informer de Delvile si son carrosse

était prêt. L'étonnement et l'horreur qu'elle apperçut sur son visage, lui firent connaître qu'on l'avait instruit de la triste scène qui venait de se passer. Il écoutait ce qu'on lui racontait ; mais aussi-tôt qu'il la vit, il courut au devant d'elle, et s'écria avec beaucoup d'émotion: aimable miss Beverley ! de quel affreux spectacle avez-vous été témoin ! avec quelle noblesse vous avez rempli une tâche aussi pénible ! Tant de courage avec tant de douceur ! Une si grande présence d'esprit jointe à tant de sensibilité !.... Vous êtes incomparable ! la nature humaine n'est pas susceptible d'une plus grande perfection ! Je vous regarde comme son plus digne ornement.

Des louanges pareilles, si imprévues et données avec cette énergie, ne purent qu'être agréables à Cécile, dans un moment même où ses pensées étaient entièrement absorbées par des objets étrangers aux intérêts de son cœur. Elle lui demanda cependant si son carrosse était à la porte

porte, et il lui répondit qu'il était venu dans un fiacre qui l'y attendait. Madame Harrel arriva pour lors ; on fut obligé de la porter à la voiture ; Cécile la suivit ; et Delvile étant monté après elles, ordonna au cocher de les mener chez madame Harrel.

# CHAPITRE XII.

## *Dénouement.*

CÉCILE et Delvile, pendant tout le temps qu'ils mirent à se rendre à Londres, donnèrent tous leurs soins à madame Harrel, dont la douleur, à mesure qu'elle s'exhalait, devenait plus traitable. Toutes les horreurs de cette nuit désastreuse n'étaient cependant point encore épuisées, lorsqu'ils arrivèrent à la place de Portman. Delvile dit au cocher de ne pas avancer jusqu'à la porte, et pria Cécile et madame Harrel de rester tranquilles dans la voiture ; tandis qu'il irait lui-même chercher à se procurer quelques informations. Elles furent surprises de cette demande de sa part, à laquelle elles consentirent ; mais avant qu'il les eût quittées, l'homme d'affaires de M. Harrel, qui attendait leur

retour, s'avança, et leur apprit que l'on avait saisi la maison et tout ce qu'elle contenait, et que les huissiers y étaient actuellement.

Madame Harrel vit alors de nouveaux malheurs prêts à l'accabler, et Cécile prévit pour elle de nouvelles inquiétudes et des embarras sans nombre : elle se trouva au reste déchargée d'une partie de ce fardeau que Delvile s'empressa de partager ; il la supplia d'attendre un instant, de consoler son amie, et alla lui-même voir comment les choses se passaient. Il revint au bout de quelques minutes, et ne parut point pressé de leur faire part de ce qu'il avait appris. Il les pria de permettre qu'il les conduisît chez son père. Cécile craignait d'offenser celui-ci, en y amenant madame Harrel ; cependant, n'ayant rien de mieux à proposer, elle y consentit après quelque faible résistance. Delvile lui dit alors que les alarmes de sa mère, dont il lui avait déjà rendu compte en partie, venaient des bruits vagues qui s'étaient répandus

de cet évènement; que ne sachant pas s'il devait y ajouter foi, il avait voulu s'en éclarcir, et que c'était la raison pour laquelle il était venu la chercher si tard au Vaux-Hall.

Ils entrèrent sans bruit et sans déranger personne, le laquais de Delvile ayant eu ordre de ne point se coucher que son maître ne fût rentré. Cécile avait quelque peine à disposer, et à une heure indue, d'une maison qui n'était pas la sienne; quoique Delvile, empressé de la mettre à son aise, la priât de ne s'inquiéter de rien, ordonnant à son domestique de la conduire à l'appartement qui avait été préparé pour elle. Il l'exhorta de se tranquilliser, d'avoir soin de son amie, et promit de prévenir son père et sa mère dès qu'ils seraient éveillés, de tout ce qui s'était passé. Elle accepta ce service avec reconnaissance; elle redoutait, après la liberté qu'elle osait prendre, de s'exposer sans quelque excuse préliminaire, aux premiers mouvements de la vanité de M. Delvile; et elle craignait

de déplaire à madame Delvile, à qui elle avait si souvent manqué de parole.

Il était alors près de six heures ; Cécile et son amie convinrent de rester dans leur appartement jusqu'à ce qu'on vînt les avertir que M. et madame Delvile étaient visibles ; mais avant ce temps, madame Harrel, qui s'était assise sur le lit, accablée de fatigue et de douleur, finit, comme les enfants, par s'endormir à force de pleurer.

Cécile était étonnée de la voir jouir de ce moment de repos, qui suspendait ses souffrances. Ses inquiétudes la tinrent éveillée ; elle sentit qu'elle allait partager toutes les peines de son amie ; elle était incertaine sur la réception que lui feraient M. et madame Delvile, et sa mémoire lui retraçait à chaque instant les horribles avantures de cette nuit.

A dix heures, un laquais vint lui demander, de la part de madame Delvile, si elle voulait déjeûner. Madame Harrel dormait encore, et Cécile se hâta de descendre, et de porter elle-même sa

réponse. Elle rencontra le jeune Delvile, dont l'air, au moment qu'il l'approcha, annonçait qu'il se préparait à lui parler avec beaucoup de gravité et de réserve: mais à peine l'eut-il fixée, qu'il oublia sa résolution ; sa pâleur, ses yeux qui s'ouvraient avec peine, les fatigues d'une longue veille, qu'on lisait sur son visage, le frappèrent, et firent renaître ses inquiétudes ; il s'informa de sa santé, de l'air de l'intérêt le plus vrai. Cécile le remercia de ses attentions de la veille pour son amie.

Madame Delvile s'avançant alors pour la recevoir, dissipa tout d'un coup ses craintes, et rendit toute excuse inutile, en l'embrassant tendrement, et s'écriant avec chaleur : charmante miss Beverley ! comment pourrai-je vous exprimer l'admiration avec laquelle j'ai entendu le récit de votre conduite ? La fermeté et la prudence que vous avez montrées dans une conjoncture où une ame faible aurait été altérée par l'effroi, où toute autre personne moins généreuse, et qui n'au-

rait point été gouvernée par des principes aussi nobles, n'aurait songé qu'à se dérober, par la fuite, à la confusion d'un spectacle aussi révoltant, montrent ce que peut un esprit solide, qui allie heureusement la fermeté au bon sens. On doit vous regarder comme un être supérieur. Vous m'avez toujours paru telle dès le premier instant que je vous ai connue, et j'espère que je continuerai toute ma vie à penser de même.

Cécile pénétrée de reconnaissance, se trouva dans ce moment plus que récompensée de tout ce qu'elle avait fait. Des louanges de la part de madame Delvile suffisaient pour la rendre heureuse. Elle éprouvait l'émotion la plus douce en se voyant l'objet de l'estime de ceux pour qui elle en était pénétrée. Madame Delvile l'entretint avec beaucoup de cordialité de ses affaires, et l'invita, avec autant de ménagement que de politesse, à disposer de sa maison, dont le séjour lui devenait inévitable. Elle lui dit que toute la famille partait dans deux jours pour la campagne;

et qu'elle pensait qu'un air différent, le repos et une vie plus réglée lui rendraient la fraîcheur et la vivacité que ses dernières inquiétudes avaient un peu diminuées. Quoiqu'elle blâmât le désespoir de M. Harrel, elle ne pouvait s'empêcher de se féliciter de l'acquisition qu'elle faisait, et de témoigner combien sa compagnie la rendait heureuse. Elle entra ensuite dans quelques détails relativement à la situation de madame Harrel. Cécile lui montra le paquet que son mari lui avait confié avant sa mort. Madame Delvile lui conseilla de ne l'ouvrir qu'en présence de M. Arnott, et la pria de ne point se gêner, d'envoyer chercher ceux de ses amis qu'elle desirerait consulter, et de lui demander à elle-même tous les avis ou tous les secours qu'elle la croirait en état de lui donner. Après quoi, sans attendre son mari, elle la fit déjeuner aussi promptement qu'il fut possible, et la laissa retourner auprès de madame Harrel.

Cécile soulagée de ses propres inquiétudes, plus contente que jamais de ma-



dame Delvile, et enchantée autant qu'elle pouvait l'être dans ces tristes moments, de se voir à la fin établie chez elle, revint consoler son amie. Elle la trouva éveillée depuis peu, et sachant encore à peine où elle était, et pourquoi elle se trouvait hors de chez elle. A mesure que la mémoire lui revenait, Cécile faisait tous ses efforts pour adoucir ses peines; elle suivit le conseil de madame Delvile; elle envoya chercher M. Arnott, et se prévalant de la permission qu'on lui en avait donnée, elle écrivit un billet à M. Monckton, pour le prier de venir la voir.

M. Arnott, qui était de retour à Londres, arriva bientôt : son domestique, qu'il avait chargé d'épier toutes les démarches de M. Harrel, avait été dès le matin le trouver dans sa retraite, et lui avait fait part des malheureuses nouvelles de la nuit. Leur entrevue fut également pénible à l'un et à l'autre. M. Arnott se reprochait amèrement sa fuite, croyant qu'elle avait hâté le coup fatal, qu'un nouveau sacrifice de sa part aurait peut-

être empêché ; et Cécile se repentait presque du conseil qu'elle lui avait donné, quoique le peu d'effet qu'avaient produit ses derniers secours, prouvât que l'état des affaires de ce malheureux tuteur était trop désespéré pour qu'on pût y remédier. Il fit alors des questions qui montraient combien il chérissait sa sœur, et supplia Cécile de lui apprendre jusqu'aux moindres particularités de cet affreux événement. Elle montra ensuite le paquet ; mais ni l'un ni l'autre n'eut le courage de l'ouvrir : et concluant que le contenu serait vraisemblablement son testament, ils résolurent de n'en faire la lecture qu'en présence d'une troisième personne. Elle proposa, pour ne point perdre de temps, d'appeler M. Delvile. M. Arnott y consentit sans hésiter, et elle l'envoya prier de lui accorder un moment d'audience. On lui fit dire qu'elle pouvait venir dans le sallon, où il se trouvait avec sa femme et son fils. Elle n'y fut pas aussi bien reçue que la première fois. M. Delvile paraissait chagrin

et de mauvaise humeur ; il la salua d'un air froid, tandis que son fils lui présentait un siège ; il lui dit gravement : Si vous êtes pressée, miss Beverley, je vous suivrai sur-le-champ, sinon j'achèverai de déjeûner. Je serais au désespoir de vous déranger, répondit Cécile ; je viens vous prier d'avoir seulement la bonté d'assister à l'ouverture que M. Arnott se propose de faire d'un paquet que feu M. Harel me remit hier au soir. Et M. Arnott, répliqua-t-il d'un ton sévère, a jugé convenable de me faire une pareille demande ? Non, monsieur, dit Cécile, cette prière vient de moi ; et si, comme je commence à le craindre, elle vous paraît déplacée, je vous supplie de l'oublier. Quant à ce qui vous regarde, répliqua M. Delvile, c'est une affaire tout-à-fait diférente. Pour M. Arnott, il ne saurait avoir la moindre prétention à disposer de mon temps, où à aucune attention de ma part ; et je trouve très-extraordinaire qu'un jeune homme, avec lequel je n'ai nulle espèce de liaison, dont le nom m'est à peine

connu, puisse imaginer que le temps d'un homme tel que moi soit à sa disposition.

Jamais pareille idée ne s'est présentée à son esprit, repartit Cécile un peu déconcertée : ce n'est point lui qui souhaite l'honneur de votre présence; mais moi, et cela uniquement par la crainte que ces papiers ne contiènent des ordres qui demanderaient à être promptement exécutés.

Je vous réitère, continua M. Delvile avec plus de douceur, que je ne suis point fâché de votre manière d'agir dans cette occurrence; votre peu d'expérience et de connaissance des usages vous a empêchée de vous appercevoir des conséquences que pourrait entraîner une pareille démarche de ma part. Les papiers dont vous parlez sont peut-être très-importants; et dans la suite ceux qui auront assisté à leur lecture, pourraient bien être appelés en témoignage. Pour vous, il n'est pas étonnant que vous ne prévoiez pas tous les embarras que cela pourrait occasion-

ner;

ner ; mais M. Arnott ne devrait pas l'ignorer.

Cécile lui fit de nouvelles excuses, et le quittait avec assez de confusion, lorsque M. Delvile, appaisé à la vue de son trouble, l'arrêta pour lui dire gracieusement : je suis fâché, miss Beverley, par rapport à vous, de ne pouvoir consentir à ce que vous desirez, mais jugez vous-même de ma position. D'ailleurs, si l'on entrait jamais en procès à cet égard, qui sait si mon nom ne serait point compromis !

Cécile sortit après cela, et se promit bien à elle-même que dans aucun cas elle n'aurait recours à M. Delvile, malgré les offres fastueuses de ses services, qu'il lui avait tant de fois réitérées, et qu'il lui refusait, sous de vains prétextes, toutes les fois qu'elle les reclamait.

Elle instruisait M. Arnott de ce qui venait de se passer, lorsque le jeune Delvile entra dans sa chambre d'un air fort empressé. Pardonnez, s'écria-t-il, ma hardiesse..... et dites-moi, ne pourrais-je point dans cette occasion remplacer

mon père ? Faites-moi, pour cette fois, l'honneur de supposer que nous ne soyons qu'une même personne. Elle le remercia très-poliment de son offre, qu'elle refusa cependant, en disant : A présent que je sais les inconvénients que ma demande pourrait faire naître, je ne serai pas assez imprudente pour souffrir que vous me l'accordiez. Vous ne me refuserez pas s'écria-t-il ; où est le paquet ? Pourquoi perdre un seul instant ? Demandez-moi plutôt, repartit-elle, pourquoi je vous permettrais de perdre un seul moment pour une affaire qui ne vous regarde point et de risquer peut-être d'en perdre encore plusieurs par les suites que pourrait avoir votre complaisance.

Et que puis-je risquer, s'écria-t-il, qui me soit aussi précieux que votre satisfaction ? Pouvez-vous supposer que, me flattant de pouvoir y contribuer, j'aye le courage de m'y refuser ?

Cet empressement de la part de Delvile avait tant de conformité avec sa conduite précédente, et ressemblait si peu à sa

dernière réserve, que Cécile, qui le remarqua avec un plaisir qu'elle eut peine à dissimuler, ne lui fit plus d'objections, prit le paquet, et en rompit le cachet.

Mais quel ne fut pas son étonnement lorsqu'au lieu du testament qu'elle croyait trouver, elle vit une liasse énorme de comptes et de lettres de différents créanciers, contenant les menaces les plus fortes de poursuivre M. Harrel en justice, s'il différait plus long-temps à les satisfaire! Sur un morceau de papier qui les entourait, M. Harrel avait écrit de sa main :

« Un coup de pistolet les paiera tous » cette nuit ».

On trouva ensuite deux lettres d'un style bien différent l'une de l'autre; la première était du chevalier Floyer, et contenait ce qui suit :

« Monsieur,

» Toute espérance du mariage projeté,
» étant évanouie, j'espère que vous me
» permettrez de vous rappeler ce qui
» s'est passé entre nous au café Brookes,
» l'hyver dernier.

» J'ai l'honneur d'être,

» Monsieur,

» Votre serviteur,

R. FLOYER ».

L'autre, que voici, était de monsieur Marriot :

« Monsieur,

« Quoique je ne crusse pas, en donnant
» deux mille livres, avoir trop payé le
» plus léger espoir, je crois pouvoir
» prendre la liberté de vous dire que

» cette somme me paraît bien considé-
» rable pour une conversation de dix
» minutes. Vous ne sauriez avoir oublié,
» monsieur, les termes de nos conven-
» tions; mais comme je m'apperçois que
» vous ne pouvez les remplir, je vous
» prie de vouloir m'en dispenser à mon
» tour. Je suis persuadé que vous êtes
» trop honnête homme, pour vous pré-
» valoir de mon trop de facilité à me
» défaire de mon argent sans avoir de
» meilleures sûretés.

» Je suis,

» Monsieur,

Votre très-humble serviteur,

MARRIOT.

Cécile qui avait d'abord résolu de lire tous ces papiers à haute voix, fit de vains efforts pour s'en acquitter; elle fut si choquée, qu'à peine put-elle les parcourir. Le dernier qu'elle trouva était

écrit de la main de M. Harrel, et contenait ce qui suit :

*Pour madame Harrel, miss Beverley, et M. Arnott.*

« Je lutterais en vain ; le dernier coup
» doit être porté ! Encore un jour, et
» je n'aurai plus ni maison, ni liberté ;
» la fatale découverte de ma duplicité me
» déshonorerait. Ce que j'avais desiré
» arrive enfin ; je voulais être pleinement
» libéré ou ruiné sans ressource, et forcé
» de recourir au remède préparé depuis
» long-temps. Mon existence a été depuis
» deux ans un fardeau accablant ; quoi-
» que j'aye paru gai, je ne me suis ja-
» mais couché qu'échauffé, agité par les
» révolutions que je venais d'éprouver au
» jeu. Je ne me suis jamais éveillé que
» je n'aye été persécuté par quelque
» créancier. Je ne voudrais pas recom-
» mencer une pareille carrière ; l'esclave
» le plus maltraité était moins à plaindre
» que moi. Si j'avais un fils, je lui lé-

» guerais une charrue, et il serait mieux
» partagé que je ne l'ai été par mes
» parents. L'oisiveté a causé ma perte ; le
» défaut d'état a été la source de mes
» vices. Une femme prudente et économe
» m'aurait peut-être corrigé..... La
» mienne, je le lui pardonne, ne l'a pas
» même essayé ; détachée de ma personne
» et de mes intérêts, elle n'a pensé qu'à
» ses plaisirs. La scène que je lui prépare
» cette nuit sera terrible ; qu'elle y
» réfléchisse, et en fasse son profit.

» Si l'on plaint mon sort, si je dois
» m'attendre à quelque pitié, c'est de la
» part de ceux dont je l'ai moins méritée ;
» monsieur Arnott, miss Beverley, ce
» sera de vous ! J'avoue qu'avant d'en
» venir à cette extrêmité, il m'a fallu
» bien des efforts ; non que j'aye craint
» la mort ; au contraire, je la souhaitais
» depuis long-temps ; le chagrin et la
» honte avaient empoisonné mes jours ;
» mais il existe un je ne sais quoi au-
» dedans de moi, qui me cause le plus
» grand effroi..... qui m'interroge, et

» me demande si je suis préparé pour
» un autre monde ? quel droit j'ai de
» quitter celui-ci ? Après cette vie, que
» deviendrai-je ? . . . . Idée terrible ! . . . .
» Priez pour moi, généreuse Beverley ! . .
» Honnête, bon M. Arnott, priez pour
» moi ! »

Quelque coupable que fût M. Harrel, sans religion, sans principes, sans honneur ; cette lettre, où régnait un si grand désordre, écrite dans le fatal instant où il s'était décidé au suicide, affecta beaucoup Cécile et M. Arnott ; et, malgré l'horreur qu'elle leur inspira, ils ne purent l'un et l'autre retenir leurs larmes. Delvile, quoiqu'indigné d'une pareille action, ne put s'empêcher de partager leurs sentiments, félicita sincèrement Cécile d'avoir évité les pièges que M. Harrel lui avait tendus.

Tandis que ceci se passait, M. Monckton arriva, et trouva Cécile s'entretenant familièrement avec deux de ses rivaux : Delvile imagina, à l'arrivée de M. Monck-

ton, que Cécile n'avait plus besoin de lui. Il se contenta de lui demander si elle avait quelques ordres à lui donner, et se retira ; ce qui ne déplut point à M. Monckton, à qui Cécile remit le fatal paquet : pendant qu'il le lisait, elle alla préparer madame Harrel à recevoir M. Arnott. Celle-ci, peu accoutumée à la solitude, et aussi empressée, lorsqu'elle se trouvait dans le malheur, de recevoir lorsqu'il était question de quelque divertissement, consentit volontiers à le voir. Ils pleurèrent l'un et l'autre en s'embrassant ; et Cécile, après leur avoir dit quelques paroles de consolation, les laissa seuls. Elle eut ensuite une conversation très-longue et très-particulière avec M. Monckton, qui lui expliqua tout ce qui avait paru obscur dans les papiers de M. Harrel : avant qu'il les eût vus, il savait déjà ce qu'ils contenaient.

M. Harrel, avant l'arrivée de Cécile à Londres, avait contracté une dette d'honneur très-considérable avec le chevalier Floyer, et se trouvant hors d'état

de la payer, il lui promit que, pourvu qu'il consentît à l'en tenir quitte, il ferait en sorte que la riche pupile qu'il attendait le dédomageât. Rien ne lui paraissait plus facile que d'arranger cette affaire; le baronnet devait l'accompagner par-tout, et les bruits qu'on aurait soin de répandre sur ce prétendu mariage, serviraient à éloigner tous les prétendants. Plusieurs fois cependant la froideur de Cécile lui avait fait craindre de ne pas réussir; et lorsqu'il reçut sa lettre, il y aurait absolument rénoncé; mais M. Harrel sachant qu'il lui serait impossible de satisfaire le chevalier, lui persuada que la réserve était affectée, et que son peu d'attentions occasionnait seul ce prétendu éloignement pour lui.

Pendant qu'il amusait ainsi le baronnet par de fausses espérances, ses autres créanciers, qui n'avaient pas les mêmes vues, le pressaient vivement de s'acquitter. Ses dettes augmentaient, les ressources diminuaient: en proie au chagrin, il ne consulta plus que son désespoir. En une

seule nuit, il avait perdu trois mille livres de plus qu'il ne possédait, et pour lesquelles il ne pouvait fournir aucune sureté. La difficulté était de se procurer cette somme. A forces de ruses, il avait trouvé moyen d'avoir une entrevue avec M. Marriot, et l'avait prié de lui prêter deux mille livres pour deux jours seulement; offrant pour reconnaître ce service, d'appuyer de tout son crédit ses prétentions auprès de Cécile. Cet inconsidéré et amoureux jeune homme, abusé par ses promesses, et imaginant que sa pupile était absolument à sa disposition, lui avança, sans hésiter, cet argent, et sans exiger d'autre retour que la permission de venir librement chez lui, à l'exclusion du chevalier Floyer. Quant aux autres milles livres, coutinua M. Monckton, je ne sais comment il les a eues. J'aime à croire que vous n'avez pas été assez imprudente.... Ah! M. Monckton, s'écria Cécile en l'interrompant, ne me condamnez pas trop sévèrement. Les persécutions que j'ai essuyées.... la nécessité

où j'aurais été sans cela de trahir le digne et presque ruiné M. Arnott.... J'aurais cru, reprit-il avec une surprise extrême, qu'après les avis que je vous avais donnés, après ce que vous aviez éprouvé vous-même, il aurait été impossible de vous duper une seconde fois. Je le croyais aussi, répondit-elle; et cependant, lorsqu'il a fallu subir l'épreuve..... Vous ne sauriez croire combien j'ai été tourmentée. Vous voyez cependant, repliqua-t-il, quel en a été l'effet, et je vous avais bien prédit que rien ne pourrait le sauver. — Cela est vrai; mais si j'avais toujours refusé, je ne m'en serais pas si bien convaincue, et je me serais peut-être reproché ma dureté, en supposant que les secours que je refusais auraient pu le tirer d'affaire.

Les informations que M. Monckton s'était procurées par des moyens, à la vérité peu délicats, ne se bornaient pas là; il ajouta qu'il avait souvent admiré la patience des créanciers de M. Harrel, et qu'il avait eu encore à cet égard une preuve de sa mauvaise foi; qu'il avait appris

appris que ce malhonnête tuteur avait su les appaiser, en les assurant que sa pupile lui prêterait assez d'argent pour les satisfaire tous.

Cécile ne vit alors que trop clairement pourquoi il avait tant insisté pour qu'elle ne quittât pas sa maison, et combien il lui importait qu'elle restât encore chez lui; et elle s'étonna moins de ses sollicitations à cet égard. Combien il est difficile, s'écria-t-elle, à moins qu'on n'ait vécu avec eux, de connaître les gens du monde! J'avais bien soupçonné, dès les premiers moments, qu'il était prodigue et négligent; mais je ne l'aurais jamais cru coupable de bassesse, et de fausseté.... J'avoue que je ne m'étais jamais attendue à le trouver tel; et sa légèreté me paraissait incompatible avec la dissimulation. Sa légèreté, repartit M. M[illegible], ne venait point de son naturel [illegible] était forcée; son esprit était au[illegible] que son goût pour les amuse[illegible] n'avait aucun talent distingué; se[illegible]ient point l'effet de ses passi[illegible]omie

eût été aussi à la mode que la prodigalité, il s'en serait piqué de même. N'ayant ni le discernement ni la volonté de bien choisir, il avait regardé autour de lui pour voir la route qu'il prendrait; s'appercevant que l'on parvenait plus facilement à se distinguer en suivant celle qui conduit à une ruine certaine, il l'avait préférée, sans s'embarrasser des suites, se croyant merveilleux s'il se distinguait par de folles dépenses.

Tout ce que M. Monckton avait à dire sur ce sujet étant épuisé, il s'informa, d'un air qui exprimait son mécontentement, pourquoi il la trouvait chez M. Delvile, et ce qui avait pu lui faire changer sa résolution d'éviter cette maison. Cécile qui, dans la confusion où son esprit et ses affaires se trouvaient, avait tout-à-fait oublié qu'elle eût jamais pris de résolution à cet égard, rougit de cette question, et eut peine à se rappeler d'abord ce qui l'avait obligée à y renoncer; mais lorsqu'il lui parla de M. Briggs, elle ne fut plus embarassée; elle lui fit

la relation détaillée de sa visite, lui apprit l'extrême parcimonie dans laquelle il vivait, et lui démontra l'impossibilité qu'elle pût loger chez lui.

M. Monckton fut obligé, quoiqu'à regret, d'approuver ses raisons. Au reste, il se procura, avant de la quitter, la satisfaction de lui rendre un service important; et la manière obligeante dont elle lui en témoigna sa reconnaissance, adoucit son chagrin. Il lui demanda à quoi se montait tout l'argent qu'elle avait reçu du juif; et ayant su qu'il allait à neuf mille cinquante livres, il lui représenta quel'intérêt exhorbitant qu'elle paierait d'une somme aussi considérable, et les friponneries auxquelles elle devait s'attendre, augmenteraient la perte qu'elle faisait. Il s'étendit sur le tort que cela pourrait lui faire dans le monde, si l'on venait à apprendre qu'elle eût eu recours à un pareil expédient pour se procurer de l'argent, et il lui offrit de payer le juif, et d'attendre sa majorité pour être remboursé lui-même. Une proposition

aussi honnête redoubla son amitié et son estime pour M. Monckton : elle refusa cependant d'abord d'accepter son offre, craignant que cela ne le dérangeât ; mais lorsqu'il l'eut assurée qu'il avait actuellement chez son banquier une plus grosse somme qui n'était point placée, et lui eut promis qu'il recevrait d'elle le même intérêt qu'il aurait retiré des fonds publics, elle accepta avec joie sa proposition. Il fut arrêté qu'ils enverraient chercher cet usurier pour satisfaire aux engagements qu'elle avait pris avec lui. Ils se séparèrent ; Cécile était flattée et reconnaissante de l'empressement que son ami montrait à l'obliger, n'en soupçonnant pas le motif, et croyant ne le devoir qu'à sa générosité.

Cette vertu était cependant une de celles dont M. Monckton méritait le moins qu'on lui fît honneur ; c'était l'homme du monde le plus rusé et le plus pénétrant, très-attentif à ses intérêts, et profitant de tout ce qui pouvait les favoriser. Dans le service qu'il rendait à Cécile, le plaisir de

l'obliger n'était pas le seul but qu'il avait en vue : il espérait toujours que tôt ou tard sa fortune lui appartiendrait ; il était charmé d'avoir quelque affaire à traiter avec elle, et d'acquérir ainsi des droits à sa reconnaissance.

Cécile trouva Mde Harrel telle qu'elle l'avait laissée, pleurant entre les bras de son frère. Ils consultèrent ensemble sur ce qu'il serait le plus à propos de faire, et convinrent qu'elle quitterait incessamment Londres, et qu'après que M. Arnott l'aurait conduite à sa maison de campagne, dans la province de Suffolk, il reviendrait en diligence pour voir s'il serait possible de sauver quelque chose des mains des créanciers. Leur séparation fut on ne peut pas plus triste. Madame Harrel pleura beaucoup, et M. Arnott fit de vains efforts pour cacher l'excès de sa sensibilité. Quoique Cécile vît avec plaisir le changement de sa propre situation, elle fut cependant extrêmement touchée de leur douleur ; elle les pria

de l'instruire exactement de toutes leurs démarches, leur réitérant ses offres de services, et les assurances d'une amitié constante et inviolable.

Fin du cinquième livre.

# LIVRE VI.

## CHAPITRE PREMIER.

### *Débat.*

Cécile ne voulut pas quitter Londres sans voir Mlle. Belfield ; elle se fit conduire dans la rue de Portland. Elle était indécise sur le parti qu'elle prendrait vis-à-vis d'Henriette ; elle ne savait si elle devait persister dans la réserve qu'elle avait observée jusqu'alors, ou si elle chercherait à sortir tout-à-coup d'inquiétude en découvrant la vérité ; elle était dans cette indécision, lorsqu'elle arriva chez cette jeune personne : elle la trouva occupée de la lecture d'une lettre qui paraissait l'intéresser beaucoup : Cécile se

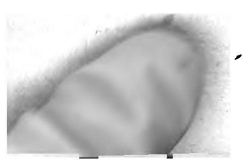
persuada aisément qu'elle était de Delvile, et ses soupçons furent presque confirmés par le trouble d'Henriette et par son empressement à cacher la lettre.

Cécile, surprise et alarmée, s'arrêta sans le vouloir, à la porte; mais Mlle. Belfield ayant mis en sureté ce qui paraissait lui être si précieux, s'avança en rougissant, et lui prenant la main, lui dit: Que vous êtes bonne, mademoiselle, de venir me chercher dans un temps où je je ne savais où vous trouver, et où je craignais presque de ne jamais vous revoir! Elle lui apprit ensuite que la première nouvelle qu'on leur avait dite dans la matinée du jour précédent, avait été la mort violente de M. Harrel avec toutes ses circonstances. J'ai été si fâchée, mademoiselle, continua-t-elle, que vous fussiez exposée à de pareils événements. Je crains que la mauvaise action de M. Harrel ne vous ait rendue malheureuse. Je vous trouve triste et mélancolique. Ah! vous êtes trop vertueuse pour ce monde pervers. Votre libéralité et votre

bon cœur empêcheront que vous y soyez jamais tranquille.

Cécile, touchée de la voir se méprendre ainsi sur la véritable cause de son inquiétude, l'embrassa et lui répondit avec beaucoup de douceur : non, charmante Henriette, c'est vous qui êtes réellement bonne, vertueuse ; j'ose croire que vous êtes heureuse ! Et ne l'êtes-vous pas, vous, mademoiselle ? s'écria Henriette. Ah ! si vous ne l'étiez pas, qui mériterait jamais de l'être ? Il me semble que j'aimerais mieux être malheureuse moi-même, que de souffrir que vous le fussiez ; car votre félicité intéresse le genre humain, et pour la mienne, qui s'embarassera de ce que je deviendrai. Ah ! Henriette, s'écria Cécile, parlez-vous sincèrement ? croyez-vous réellement qu'on fasse si peu cas de vous ? Je ne dis pas absolument, répondit-elle, que personne ne daigne penser à moi ; s'il ne me restait pas quelque espérance à cet égard, je désirerais la mort. Mais qu'est-ce que ce sentiment, comparé à

l'amour et au respect dont ceux qui vous connaissent sont pénétrés pour vous ? Supposé, lui dit Cécile avec un sourire forcé, que je misse votre amour et votre respect à l'épreuve, croyez-vous qu'ils pussent la soutenir ? Oui, réellement, je le crois. J'ai souhaité mille et mille fois de pouvoir vous prouver mon attachement, et vous montrer que si je vous aime, ce n'est pas à cause de votre naissanee, du rang que vous tenez dans le monde, et de la faculté que vous avez de me faire du bien ; mais parce que vous êtes si bonne, si douce, si tendre pour les malheureux, et si honnête avec tout le monde ! arrêtez, arrêtez, s'écria Cécile ; laissez moi essayer si vous répondrez franchement et sincèrement à ce que je me propose de vous demander. Oh ! oui, s'écria-t-elle vivement, fût-ce même le secret le plus cher que j'eusse au monde. Il n'est rien que je voulusse vous taire ; je vous ouvrirai mon cœur, et je m'estimerai heureuse que vous le permettiez ; car je suis sûre



que, si vous ne vous intéressiez pas un peu à moi, vous ne prendriez pas la peine de m'écouter.

Vous êtes, en vérité, une aimable personne, dit Cécile; chaque fois que je vous vois, il me semble que je vous aime davantage. Je ne voudrais pas vous faire la moindre peine.... Et peut-être votre confidence.... Je ne sais pas réellement si j'ai droit ou raison de l'exiger.,.. Ici elle s'arrêta très-embarrassée; et tandis qu'Henriette attendait qu'elle la questionnât de nouveau, elles furent interrompues par l'arrivée de madame Belfield. Mon enfant, s'écria-t-elle, en s'adressant à sa fille, vous auriez bien dû m'avertir plutôt que mademoiselle était ici, sachant combien je souhaitais trouver l'occasion de l'entretenir. Vous descendez sous prétexte de voir votre frère, et puis vous ne revenez plus de toute la matinée; vous vous amusez à je ne sais quoi. Se tournant ensuite vers Cécile: mademoiselle, continua-t-elle, j'ai été très-inquiète du petit accident qui est arrivé

la dernière fois que je vous ai vue ; car je pensais, et certainement personne ne me persuadera le contraire, qu'il était assez singulier qu'une jeune demoiselle, telle que vous, vînt si souvent visiter Henriette, sans qu'il y eût quelque motif pour cela, sur-tout lorsqu'il est certain qu'il n'y a pas plus de comparaison entre elle et mon fils, qu'entre les deux choses du monde qui ont le moins de rapport. Cependant, s'il en est ainsi, j'y consens, et je n'en parlerai plus : pour lui, il le croit aussi facilement que s'il était le dernier et le plus mal fait des hommes.

Il y a si long-tems, madame, lui répondit Cécile, qu'il n'est plus question de cela, que je suis fâchée de vous voir prendre la peine de vous en occuper de nouveau. — Oh ! mademoiselle, je n'en parle seulement que dans le dessein de vous faire les excuses convenables ; car j'ai entièrement rénoncé à m'en occuper davantage, quoiqu'il soit certain que ce que je pensais je le pense encore. Quant à mon

à mon fils, il a si bien pris le dessus, que lorsque je veux lui dire quelque chose, c'est tout comme si je me taisais, et je ferais aussi bien. Ce n'est pas cependant que je pense à le blâmer: ainsi, mademoiselle, je vous prie que ceci ne tourne pas à son préjudice.

Henriette, pendant ce discours, était extrêmement confuse, craignant que la grossièreté de sa mére ne fît encore partir Cécile de mauvaise humeur. Celle-ci s'étant apperçue de son inquiétude, et plus charmée que jamais de son caractère, de sa franchise et de sa simplicité, voulut lui sauver cette peine en écoutant tranquillement ces propos ridicules, et s'en allant ensuite sans témoigner le moindre mécontentement, quoique très-piquée, et jugeant, par les insinuations qu'elle avait soin de mêler continuellement à ses plaintes, que madame Belfield était toujours persuadée que la timidité de son fils était le seul obstacle qui l'empêchât de se prévaloir de l'incli-

nation qu'elle supposait que Cécile avait pour lui.

Cécile, à qui cette conversation ne pouvait plaire, voulut se retirer ; madame Belfield la pria alors de vouloir bien venir prendre, un jour, le thé avec elle, l'assurant que son fils serait charmé de s'y trouver ; Cécile répondit froidement qu'elle quittait la ville le lendemain, et qu'elle n'aurait de long-temps le plaisir de revoir mademoiselle Belfield.

L'aimable Henriette, les yeux baignés de larmes, l'accompagna jusqu'à sa chaise ; mais elle ne la suivit pas seule, sa mère en fit autant, regrettant à haute voix la malheureuse absence de son fils.

Cécile arriva très-inquiète chez madame Delvile, la lettre qu'elle avait vue entre les mains d'Henriette, semblait confirmer ses premiers soupçons, puisque, si elle n'était pas d'une personne qui lui fût extrêmement chère, elle n'en aurait pas témoigné tant de satisfaction, et elle ne l'aurait pas cachée, si sa passion n'eût été secrette. Quelle apparence qu'un autre

que Delvile l'eût écrite? elle ne pouvait pas en aimer deux. L'ingénuité de son caractère ne lui permettait pas de cacher que Delvile l'était tendrement. Pourquoi lui aurait-il écrit? que pouvait-il prétendre? Elle avait plus de peine qu'auparavant à croire qu'il en fût amoureux, puisque la conduite qu'il avait tenue en dernier lieu avec elle, quoiqu'embarrassée, démontrait au moins un penchant qui ne pouvait s'accorder avec la passion qu'il aurait eue pour miss Belfield. Que devait-elle donc en conclure? qu'il l'avait trompée, uniquement par vanité. Et s'il en est ainsi, s'écria-t-elle, s'il cache tant de noirceur et de bassesse sous des dehors si nobles; si la vanité ou l'ambition seule l'engage à me rendre des soins, avertie comme je le suis, me laisserais-je éblouir facilement, deviendrais-je aussi sa dupe? Non, il faut que j'aye des preuves plus convaincantes de la droiture de sa conduite, avant que je lui accorde la moindre confiance; je chercherai à découvrir quelles peuvent avoir

été ses vues en s'adressant à moi, et je vengerai les droits de l'innocence trahie, si je découvre qu'il en ait abusé. Sa fausseté me faisant oublier ses belles qualités, je me détacherai de lui pour toujours. Telles étaient les réflexions qui diminuaient la satisfaction qu'elle se promettait depuis si long-tems de son changement d'habitation ; elle ne se trouvait guères plus heureuse chez M. Delvile, qu'elle ne l'avait été chez M. Harrel. Elle dîna encore seule avec M. et Mde. Delvile, ne vit point leur fils de toute la journée ; et dans l'incertitude où elle se trouvait sur son compte, à peine regretta-t-elle son absence.

M. Delvile lui apprit qu'il avait reçu dans la matinée deux visites à son sujet, de deux personnes qui aspiraient à sa main, qui se prétendaient l'un et l'autre autorisés par M. Harrel à lui rendre des soins. Il lui nomma le chevalier Floyer et M. Marriot. Je crois, dit Cécile, qu'ils ont peu de raison de se louer de M. Harrel ; au reste, leur conduite, à mon égard,

n'a pas été sensée, toutes les fois qu'on s'est adressé à moi, je me suis expliquée clairement ; après cela, si les expédients auxquels ils ont eu recours n'ont pas réussi, je ne vois pas que cela soit fort extraordinaire; ils ont tort de s'en plaindre. Je leur ai répondu, dit M. Delvile, que puisque vous demeuriez chez moi, je ne pouvais refuser de recevoir leurs propositions ; que l'alliance qu'ils proposaient l'un et l'autre me paraissait honorable ; mais qu'ils ne devaient point s'attendre que je secondasse leurs prétentions ; que si une pareille démarche n'avait rien eu d'humiliant pour M. Harrel, il n'en était pas de même pour moi, et qu'elle me paraîtrait tout-à-fait déplacée.

Rien de plus certain, répartit Cécile, et permettez, monsieur, que je vous supplie, s'ils s'adressent encore à vous, de vouloir bien les dissuader de répéter leurs visites, et les assurer que, loin d'avoir cherché à les tenir dans l'incertitude, j'ai fait tout ce qui convenait pour leur

faire connaître que ma résolution a toujours été la même et ne variera jamais.

Je suis enchantée, dit madame Delvile, de voir autant d'esprit que de discernement dans une jeune personne contre laquelle on emploie toutes sortes de ruses. La fortune et l'indépendance n'ont jamais été plus sûrement placées que chez miss Beverley; et je suis persuadée que lorsqu'elle aura fait un choix, il fera autant d'honneur à son cœur, que la difficulté qu'elle a eue à se décider en fait à son jugement. M. Delvile lui demanda ensuite si elle avait quelqu'un en vue pour remplacer M. Harrel. Non, répondit-elle; et à moins que cela ne soit absolument nécessaire, je ne le remplacerai point. Il est aisé de croire, ajouta madame Delvile, que vos intérêts n'ont point souffert de sa mort; car j'ai oui parler de sa prodigalité et de ses extravagances; et c'est avec bien de la satisfaction que j'ai vu comment sa belle pupille, par une prudence, une sagacité peu communes, a évité les mauvaises affaires dans

lesquelles toute autre qu'elle aurait peut-être perdu la meilleure partie de sa fortune.

Cécile, peu flattée d'un compliment qu'elle ne méritait pas, était trop timide pour oser faire l'aveu qu'elle avait projetté: elle comprit qu'il ne servirait qu'à lui attirer des reproches, et résolut de ne rien découvrir que lorsqu'il serait question de quelque établissement qui rendrait une explication nécessaire. Elle gémissait cependant qu'un acte aussi désintéressé de sa part, que son cœur généreux lui avait présenté comme indispensable, parût maintenant être une imprudence si étrange, qu'elle n'osât pas en faire l'aveu.

# CHAPITRE II.

## *Antique Manoir.*

LE château de Delvile était situé au milieu d'un grand parc chargé d'arbres et entouré d'un fossé. On y entrait par un pont-levis, que M. Delvile faisait fermer tous les soirs avec le même soin que s'il eût été menacé par l'ennemi. On voyait quelques endroits dont les fortifications étaient entières, et par-tout on retrouvait des traces de celles qui ne subsistaient plus. Le terrein et la situation avaient été mal choisis et sans goût ; on avait négligé de pratiquer des routes dans la forêt, pour faciliter l'air et procurer des vues agréables : le château était antique, vaste et magnifique ; mais en le bâtissant, on avait aussi fait peu d'attention à la commodité et à l'agrément, qu'à la salubrité et à l'élégance ; il était sombre,

lourd et gothique, ayant également besoin de réparations et d'améliorations. Tout annonçait la grandeur des premiers possesseurs; mais son état de dépérissement rendait ses ruines un objet de méditation et de mélancolie ; les efforts qu'on faisait pour maintenir son antique dignité, communiquaient à cette habitation et à ses environs un air de contrainte et de tristesse ; l'architecte semblait ne l'avoir construit que pour le silence et la contemplation.

Madame Delvile prit tous les soins possibles pour rendre l'appartement de Cécile commode et agréable. Cécile, reconnaissante des soins d'une personne pour laquelle elle avait le respect le plus sincère, s'efforçait de reprendre son premier enjouement. Elle se trouvait heureuse d'avoir quitté la maison de monsieur Harrel, où régnait le plus grand désordre, où la crainte et la terreur étaient employées pour faire réussir la fraude. Quoique son esprit abattu par le passé et incertain sur l'avenir, ne fût pas en état de

jouir tranquillement, cependant elle se trouvait enfin dans le sein d'une famille qu'elle avait long-temps considérée comme la seule où elle pût être heureuse. Malgré les sujets d'inquiétude qui lui restaient, cette position lui promettait plus de tranquillité qu'elle n'en avait encore eu depuis son départ de la province de Suffolk.

L'impérieux M. Delvile était lui-même beaucoup plus supportable ici qu'à Londres : tranquille dans son château, il regardait autour de lui avec la vanité qu'inspire le pouvoir ; et la propriété, en augmentant son importance, adoucissait son humeur. Sa supériorité était généralement reconnue, et ses ordres exécutés sans contradiction. Il ne se trouvait point, comme dans la capitale, entouré de gens au-dessus de lui ; aucune rivalité ne troublait sa sérénité ; sa grandeur n'était ni abaissée, ni mortifiée par des égaux ; tous ceux qu'il voyait étaient ou ses vassaux, ou des clients qui n'avaient d'autres volontés que les siennes. Le con-

tentement qu'il éprouvait, adoucissait ce caractère sombre et hautain, et sa fierté était tempérée par la politesse.

Cécile ne trouvait cependant point occasion d'exercer son courage, en évitant Delvile, comme elle se l'était proposé. Il déjeûnait dans sa chambre, se promenait à cheval ou à pied jusqu'à ce que la chaleur du jour l'obligeât à rentrer au château; il passait le reste du temps dans son cabinet, d'où il ne sortait que pour dîner. Alors sa conversation était toujours générale; il ne témoignait pas plus d'attention pour Cécile que pour sa mère. Elles le laissaient avec son père; quelquefois il reparaissait à l'heure du thé; plus communement il sortait, et allait visiter quelque voisin; rarement on le revoyait avant le dîner. Par cette conduite, toute réserve de la part de Cécile devenait inutile; elle ne pouvait témoigner de la froideur à celui qui ne marquait aucun empressement, ni fuir celui qui ne la poursuivait point.

Rien ne lui paraissait cependant plus

extraordinaire; elle ne croyait pas que cette conduite pût être l'effet du hasard. Le soin qu'il prenait de l'éviter avait l'air prémédité; et quoique bien des gens eussent pu s'y tromper, mille circonstances lui persuadaient le contraire, et lui faisaient voir clairement que c'était la suite d'une résolution formée. Elle apprit que, pendant leur séjour à la campagne, jamais ses parents ne l'avaient moins vu qu'alors; ils se plaignaient continuellement de ses fréquentes absences, et témoignaient la plus grande surprise de sa nouvelle manière de vivre; ils ne savaient quelles pouvaient être les occupations qui prenaient tout son temps. Si le cœur de Cécile eût été indifférent, elle aurait joui d'une tranquillité parfaite. Delvile, loin de faire paraître le moindre dessein de lui plaire, évitait même d'avoir l'air de songer à elle, et fuyait tout entretien particulier. S'il la voyait se préparer dans la soirée à faire une promenade, il ne manquait jamais de rester à la maison; si sa mère était avec elle, et l'invitait à les joindre, il

il avait toujours quelque chose à faire, et lorsque par hasard il la rencontrait dans le parc, il s'arrêtait seulement pour lui parler de la pluie ou du beau temps, la saluait et la quittait promptement.

Comment accorder une froideur aussi marquée avec l'empressement qu'il avait témoigné précédemment ? Elle s'imaginait quelquefois qu'il avait mis non-seulement la pauvre Henriette dans l'embarras, mais encore qu'il s'y était mis lui-même ; d'autres fois elle croyait qu'il n'était que capricieux : elle était fermement convaincue qu'il mettait toute son étude à l'éviter, et cette conviction suffisait seule pour la décider à se prêter à ses vues. Sa première surprise une fois passée, la fierté vint à son secours ; elle résolut de faire tout ce qui dépendrait d'elle pour vaincre une inclination si contrariée. Elle s'applaudissait de ce qu'en aucune occasion elle n'avait donné sujet de la soupçonner, et elle vit que la conduite de Delvile empêchait que personne de sa famille ne s'en doutât : dans le chagrin qu'elle éprouvait, elle

trouvait une espèce de consolation, en reconnaissant que le but intéressé qu'on avait voulu lui prêter était très-éloigné de sa pensée ; et quel que fût l'état de son cœur, elle n'avait à craindre, de la part de Delvile, ni artifice ni mauvais procédé. Il ne lui restait donc qu'à imiter son exemple, à être polie et réservée, à éviter de se rencontrer tête-à-tête avec lui, et à ne lui adresser la parole qu'autant qu'elle ne pourrait s'en dispenser, sans manquer aux règles de la bienséance. Par ce moyen, leurs entretiens devinrent tous les jours moins fréquents ; si l'un d'eux était retenu par quelqu'accident, l'autre se retirait. Bientôt ils ne se virent plus qu'à table ; et quoiqu'ils ignorassent absolument le motif qui les faisait agir ainsi l'un et l'autre, ils paraissaient être d'accord pour leur éloignement mutuel.

Cette tâche fut d'abord très-pénible pour Cécile ; le temps et la persévérance la rendirent moins difficile. La promenade et la lecture occupaient une bonne partie de son temps ; elle chargea M. Monckton

de lui envoyer un *piano-forte* ; elle aimait l'ouvrage, et trouvait dans la conversation de madame Delvile une ressource sûre contre l'ennui et la tristesse. Laissant donc son impénétrable fils entièrement à lui-même, elle s'efforça prudemment de ne plus penser à lui, et de cesser d'occuper son esprit de conjectures qui ne pouvaient la satisfaire, et de doutes qu'il lui était impossible d'éclaircir.

Il venait au château très-peu de gens du voisinage, et il y en avait encore moins auxquels on rendît leurs visites. La fierté de M. Delvile avait révolté toute la noblesse des environs, qui trouvait moyen de passer son temps plus agréablement qu'à entendre parler de la distance immense qui existait entre elle et lui. Quoiqu'on ne refusât pas d'en convenir, ce sujet n'était pas assez flatteur pour qu'on s'accoutumât à l'entendre. Si l'on fuyait par aversion M. Delvile, la crainte n'engageait pas moins à éviter son épouse, haute et fière ; on l'ennuyait, on la fatiguait bientôt ; elle ne supportait ni les

défauts, ni la sottise, deux ingrédients qui entrent dans la composition du genre humain. On ne pouvait lui plaire qu'en réunissant les bonnes qualités et les talents à l'agrément et au bon ton, ce qui se rencontre rarement. Elle manquait de cette condescendance qui est la source de la félicité humaine et le véritable lien de la société, et se faisait des ennemis, même par ces talents, ces qualités solides, qui, si elles eussent été accompagnées de complaisance, l'auraient fait admirer et chérir. Le petit nombre de ceux qu'elle distinguait, et pour lesquels elle avait de l'amitié, en étaient traités d'une manière particulière; son cœur confiant, généreux et sincère, était ardent en amitié. Ses amis étaient sûrs d'éprouver toutes sortes de bons offices de sa part; elle exaltait leurs vertus; elle les regardait comme des êtres supérieurs: sa générosité, échauffée par l'idée de ce qu'elle imaginait leur devoir, lui aurait fait sacrifier sa vie pour les servir.

Tel était le sentiment qu'elle avait déjà

conçu pour Cécile. Au premier coup-d'œil ses manières l'avaient charmée ; son premier aspect annonçait ce qu'on devait attendre d'elle ; toutes ses actions, tous ses sentiments prouvaient un cœur sensible, un discernement juste et une politesse naturelle. Elle regrettait quelquefois en secret que cette aimable fille ne fût pas d'une naissance plus illustre ; mais dès qu'elle la voyait et s'entretenait avec elle, ses regrets cessaient ; elle en oubliait la cause. Elle avait passé presque toute sa jeunesse dans le chagrin et l'affliction ; ses parents l'avaient mariée à M. Delvile sans consulter son cœur ; son esprit ferme avait dédaigné d'avoir recours à des plaintes inutiles : mais son mécontentement pour être secret, n'en fut pas moins cruel ; née vive, ses passions étaient impétueuses et faciles à émouvoir ; l'étude principale et la plus difficile de sa vie avait été de les calmer par la raison et les réflexions. Cet effort, sans la rendre heureuse, avait du moins contribué à sa tranquillité ; convaincue

qu'il était impossible d'avoir de l'amour pour M. Delvile, homme fier sans élévation, impérieux sans savoir pourquoi, et dont elle ne pouvait se dissimuler le peu de mérite, elle respectait sa naissance et sa famille, d'une des branches de laquelle elle sortait elle-même; et quoique malheureuse par son mariage, elle en avait toujours agi avec lui de la manière la plus décente. La présence de son fils adoucissait tous ses chagrins; elle trouvait en lui toutes les vertus dont elle-même était douée, unies à la douceur et à l'indulgence pour les défauts des autres; sa tendresse pour lui était mêlée d'estime et d'admiration; il n'était rien de noble et de grand dont elle ne le crût capable, et elle le jugeait réellement supérieur au reste des hommes. M. Delvile en pensait de même; son fils était non-seulement le premier objet de son affection, il le respectait même comme l'unique soutien de son nom, et le dernier rejeton d'une ancienne famille. Il le consultait sur toutes ses affaires, parlait de

lui d'une manière distinguée, et aurait voulu que tout le monde eût pour lui le respect et l'admiration dont il le jugeait digne.

Delvile, dans sa conduite envers son père, imitait celle de sa mère, en ne contrariant jamais ses volontés dès qu'elles lui étaient connues, évitant cependant de lui demander son avis. Leur façon de penser était tout-à-fait opposée; Delvile ne savait que trop qu'en suivant les conseils de son père, il faudrait qu'il exigeât des autres une attention et un respect que le public lui refuserait, et qu'il serait presque obligé de s'abstenir de parler à tout homme dont la généalogie lui serait inconnue.

Si le devoir et la reconnaissance étaient les seuls liens qui l'attachâssent à son père, il aimait sa mère, non-seulement avec une affection filiale, mais encore avec la plus parfaite estime et le plus profond respect; il savait aussi que sans lui la vie aurait été un fardeau pour elle; que sa tendresse, loin d'être l'effet de la

prévention, était uniquement fondée sur la persuasion qu'il la méritait, et que si l'indulgence maternelle l'avait fait naître, ce n'était qu'en continuant à se bien conduire qu'il parviendrait à empêcher qu'elle ne diminuât.

Telle était l'habitation dans laquelle Cécile se trouvait alors, et la seule famille avec qui elle passait sa vie; car, quoiqu'elle y eût déjà séjourné trois semaines, excepté à l'église, elle n'avait encore vu personne. Il ne lui arriva rien d'extraordinaire pendant tout ce temps-là; elle reçut seulement de madame Harrel une lettre pleine de lamentations sur sa vie retirée et ses chagrins; et une autre de M. Arnott, contenant des détails sur les difficultés qu'il avait essuyées de la part des créanciers de son beau-frère; les sommes qu'il n'avait pu refuser aux sollicitations des plus pauvres et aux plus malheureux. Il finissait par des vœux ardents pour la félicité de Cécile, et en l'assurant qu'il avait perdu la sienne pour jamais, puisqu'il était privé de sa pré-

sence. Elle fit une réponse très-affectueuse à madame Harrel, lui promettant que lorsqu'elle serait sa maîtresse, elle irait la chercher elle-même pour la conduire dans sa maison de la province de Suffolk. Quant à M. Arnott, elle se borna à quelques compliments pour lui. Elle aurait voulu faire davantage en sa faveur ; mais elle craignit de donner le moindre encouragement à une passion sérieuse, dont elle appréhendait les suites.

*Fin du troisième Volume.*

